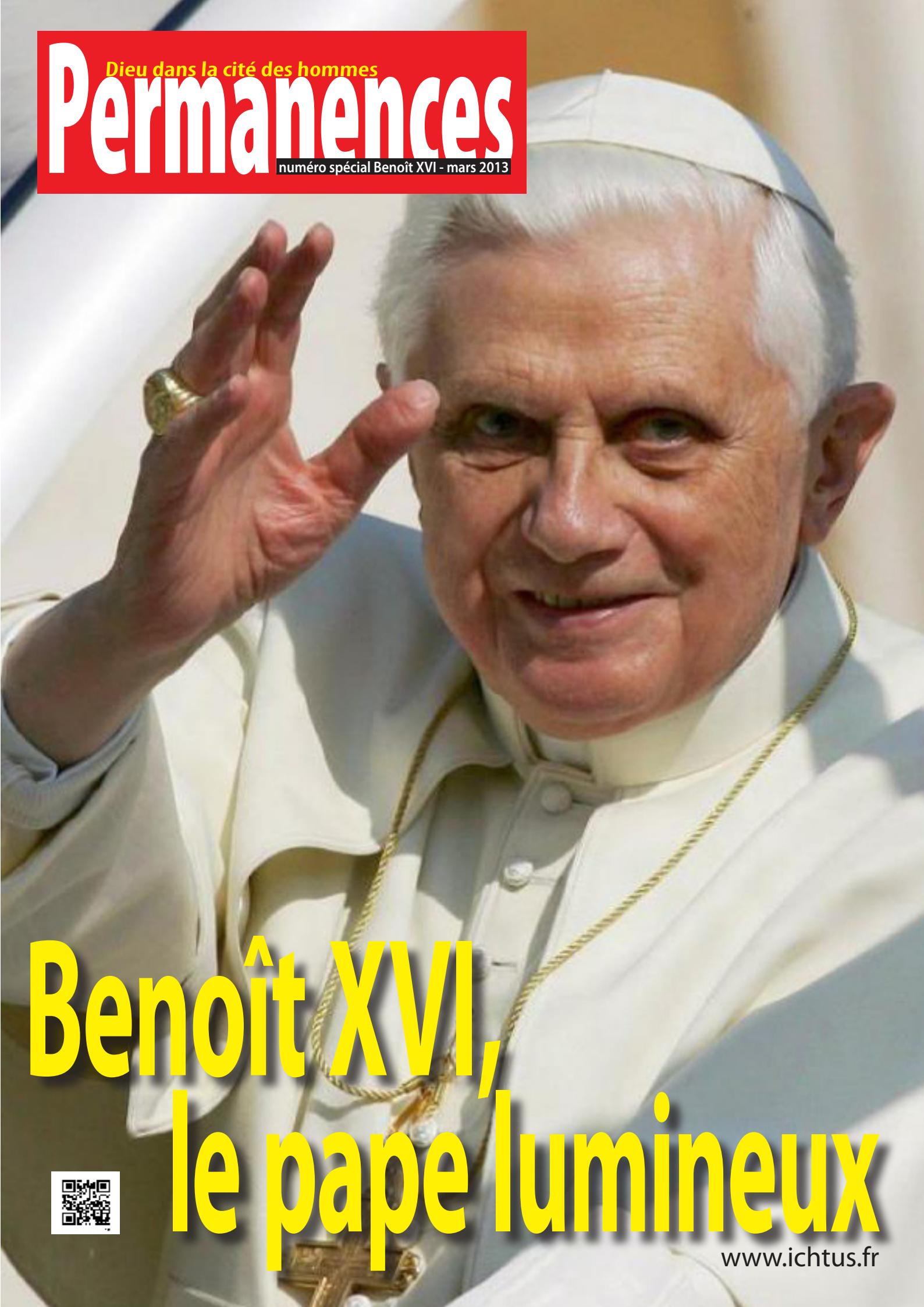
Dieu dans la cité des hommes
Permanences
numéro spécial Benoît XVI - mars 2013



Benoît XVI, le pape lumineux

www.ichtus.fr

NOTRE SOMMAIRE

Benoît XVI
et la politique

1 - Culture
- Aux fondements de notre civilisation p. 6

2 - Politique
- Le pardon et la paix p. 10
- Discerner le bien et le mal p. 12
- Conseils aux hommes politiques p.14
- Responsabilité politique de la foi l'expérience de Jean-Paul II p. 17
- Synthèse des 14 encycliques de Jean-Paul II p. 21
- Les difficultés en matière de foi dans l'Europe d'aujourd'hui p. 25

3 - Création et écologie
- La loi naturelle : écologie de l'homme p. 30
- Création et évolution p. 31

4 - L'amour et la famille
- Conjuguer la théologie du corps et celle de l'amour p. 33

5 - Et aussi
- Le travail et l'économie p. 35
- Liberté, vérité et responsabilité p. 36
- Pas de liberté sans Dieu p. 36
- Il n'est pas facile d'être chrétien p. 36
- L'impasse du relativisme p. 36
- Cohérence entre la foi et la vie p. 37
- Eduquer le goût pour le juste et le bien p. 37
- L'identité européenne p. 37
- La conscience p. 37
- L'autorité p. 37
- Sainte Jeanne d'Arc p. 38

Sur les pas de Jean-Paul II, Benoît XVI & de notre nouveau Pape Francois

©Tous droits réservés.

Rencontre entre Benoît XVI et le futur pape François.

Au moment où nous «bouclons» ce dossier spécial «Benoît XVI», nous découvrons avec émotion le visage de notre nouveau Pape François.

Benoit XVI et Jean-Paul II sont inséparables comme si tout le pontificat du second avait servi à mettre en valeur le premier, à l'expliquer et à en faire la synthèse.

Pour nos lecteurs et amis d'Ichtus, nous avons rassemblé quelques-uns de ces traits lumineux avec lesquels Benoît XVI nous a enseignés. Ce numéro, disponible uniquement en version électronique, donne une première vision de la cohérence magnifique de sa pensée.

Dans la note de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi du 24 novembre 2002, note écrite par le Cardinal Ratzinger et approuvée par Jean-Paul II, le futur Benoît XVI nous dit que *«dans une société où la vérité n'est pas recherchée et où on ne cherche pas à l'atteindre, toute forme d'exercice authentique de la liberté est aussi affaiblie, ouvrant la voie à une attitude libertaire et à un individualisme qui nuisent à la protection du bien de la personne et de la société entière»*.

La responsabilité politique de la foi

Benoît XVI a mis en lumière cette expérience de la responsabilité politique de la Foi dans l'histoire personnelle de Jean-Paul II. Lui-même voulait *«éclairer un des aspects les plus importants de l'unité de la vie chrétienne: la cohérence entre la foi et la vie, entre l'Évangile et la culture, rappelée par le Concile Vatican II»*.

D'où cet appel qui a touché le cœur de la génération Benoît XVI : *«J'invite particulièrement les jeunes, qui maintiennent toujours vive la tension vers des idéaux, à avoir de la patience et de la ténacité dans la recherche de la justice et de la paix, **dans l'éducation du goût pour ce qui est juste et vrai, même si cela peut comporter des sacrifices et aller à contre-courant**»*[1].

Jean-Paul II nous a fait entrer dans l'Espérance. Le Christ est le rédemp-

teur de l'homme et Lui seul peut combler nos grands désirs.

«Vous nous avez créés pour vous, et (...) notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en vous», disait saint Augustin. *«Dans cette inquiétude créative palpite tout ce qui est profondément humain : la recherche de la vérité, l'insatiable nécessité du bien, la faim de la liberté, la nostalgie du beau, la voix de la conscience»*, commente Jean-Paul II dans sa première encyclique le Christ, *Rédempteur de l'Homme.*

Comme en écho dans sa dernière encyclique l'amour dans la vérité, Benoît XVI continue l'argument de son prédécesseur : *«La vocation [de tout homme] est un appel qui réclame une réponse libre et responsable. Le développement humain intégral suppose la liberté responsable de la personne et des peuples: aucune structure ne peut garantir ce développement en dehors et au-dessus de la responsabilité humaine»*[2].

Le don de soi

A l'issue de la guerre, après l'expérience de la barbarie nazie et du totalitarisme communiste, la question était devenue : qui est l'homme ? Que veut dire aimer ? L'idéologie des lumières avait prétendu fonder le bonheur de l'homme sur la haine et la loi du plus fort.

Aux déceptions de l'amour réduit à un utilitarisme libertaire, Jean-Paul II oppose en prophète, sans attendre 1968, la nécessité du don de soi pour fonder l'amour qui n'instrumentalise pas la personne. Il n'y a pas d'amour sans responsabilité. C'est le propre de l'homme.

Dans *Deus Caritas est*, Benoît XVI continue la prophétie. L'*éros* appelle l'*agape* dira-t-il. L'amour de Dieu est un besoin de l'homme. Il est vain de vouloir fonder la paix en ignorant Dieu. *«Quaerere Deum - chercher Dieu et se laisser trouver par Lui : cela n'est pas moins nécessaire aujourd'hui que par le passé. Une culture purement positiviste, qui renverrait dans le domaine subjectif, comme non scientifique, la question concernant Dieu, serait la capitulation de la raison, le renoncement à ses possibilités les plus élevées et donc un échec de l'humanisme, dont les conséquences ne pourraient être que graves. Ce qui a fondé la culture de l'Europe, la recherche de Dieu et la disponibilité à L'écouter, demeure aujourd'hui encore le fondement de toute culture véritable»*[3].

La foi est un choix raisonnable pour le bonheur de l'homme, la paix des peuples et des nations.

Jean-Paul II avait plaidé pour la défense des droits fondamentaux de la personne humaine et dénoncé les «structures de péché» qui rendent héroïque l'action responsable de chacun.

Benoît XVI met en lumière l'urgence de la charité au service du bien commun. *«C'est le bien du 'nous-tous,' constitué d'individus, de familles et de groupes intermédiaires qui forment une communauté sociale. Ce n'est pas un bien recherché pour lui-même, mais pour les personnes qui font partie de la communauté sociale et qui, en elle seule, peuvent arriver réellement et plus efficacement à leur bien. C'est une exigence de la justice et de la charité que de vouloir le bien commun et de le rechercher»*[4].

Face à la crise des marchés et de l'économie qui réduit les échanges à leur valeur financière, Benoît XVI demande que le don et la gratuité soient réintroduits dans l'économie marchande et dans la politique...

La doctrine sociale de l'Eglise : une contribution fondamentale à la rationalité commune

Benoît XVI à son tour aura donc été, n'en déplaise à certain, un Pape politique, pour rappeler le fondement du droit sur la nature et la raison, l'héritage chrétien de la civilisation européenne, l'enjeu stratégique pour toutes les libertés et la dignité de la personne humaine, de la liberté religieuse qui défend l'homme contre les prétentions totalitaires de César.

Les *«messianismes prometteurs, mais bâtisseurs d'illusions fondent toujours leurs propositions sur la négation de la dimension transcendante du développement, étant certains de l'avoir tout entier à leur disposition.*

Cette fausse sécurité se change en faiblesse, parce qu'elle entraîne l'asservissement de l'homme, réduit à n'être qu'un moyen en vue du développement, tandis que l'humilité de celui qui accueille une vocation se transforme en autonomie véritable, parce qu'elle libère la personne»[5].

Si face aux totalitarismes du XX[e] siècle, Jean-Paul II nous a appelés à la responsabilité personnelle de l'acteur qui fait l'histoire, Benoît XVI nous fait goûter cette harmonie qui doit être recherchée entre la Cité de Dieu et la Cité des hommes. Avec ces deux Papes, la ferveur amoureuse du disciple de Saint Jean de la Croix rejoint les solidités de l'harmonie bénédictine.

Benoît XVI nous laisse une œuvre écrite d'une richesse incroyable avec en particulier pour tous ceux qui sont soucieux d'agir dans le champ de la culture et de la politique, la publication du Catéchisme de l'Eglise Catholique et le Compendium de la Doctrine Sociale de l'Eglise. Ce corpus unique est fait pour éduquer tous les hommes comme il le disait lui-même aux journalistes dans l'avion le 23 mars 2012 lors de son voyage au Mexique et à Cuba :

«Eduquer non seulement à une morale individuelle, mais à une morale publique, ceci nous cherchons à le faire avec la Doctrine sociale de l'Eglise, car naturellement cette morale publique doit être une morale raisonnable, commune et partageable aussi par les non-croyants, une morale de la raison. Bien sûr, dans la lumière de la foi, nous pouvons mieux comprendre de nombreuses réalités que la raison peut également appréhender. Mais la foi sert justement à libérer la raison des intérêts erronés et obscurcis, et ainsi créer, dans la doctrine sociale, les modèles essentiels d'une collaboration politique, en particulier pour surmonter cette division social/antisocial, qui malheureusement existe. [...] Ce qui est important, c'est que ***l'Eglise offre une contribution fondamentale à la rationalité commune****, et elle doit toujours aider à l'éducation des consciences, que ce soit pour la vie publique, ou pour la vie privée»*.

Benoît XVI continue sa mission au service de l'Eglise dans ce monastère de Mater Eclesiae où Jean-Paul II avait établi pendant son pontificat des communautés contemplatives qui se succédèrent pour veiller sur le Pape.

Nous pouvons être sûrs de la force de sa prière pour l'Eglise et la paix du monde. Merci Très Saint Père en union avec notre nouveau Pape François. ■

Bruno de SAINT CHAMAS

(1) Benoît XVI, 1[er] janvier 2011. **(2)** *Caritas in veritate*, 17. **(3)** Benoît XVI aux Bernardins à Paris, le 12 septembre 2008. **(4)** *Caritas in veritate*, 17, **(5)** *Caritas in veritate*, 17.

Premier message du Pape François

"le mot du patron"

N'en déplaise à certains, le Pape François va conduire l'Eglise dans la continuité de Pierre premier évêque de Rome, de Jean-Paul II et de Benoît XVI bien sûr !

Pour le comprendre, il y a certainement une clé à trouver dans les Exercices spirituels de Saint Ignace.

Le Pape François a donné son programme à tous les cardinaux réunis dés la première messe à la chapelle Sixtine avec des expressions et des images puisées dans les exercices spirituels de saint Ignace qu'il leur a prêché en sept minutes !

Les cardinaux ont eu une version rapide mais pas édulcorée.

Dés l'introduction le Pape signe la marque du fils de saint Ignace et de son récit du Pèlerin. Nous sommes de passage sur la terre pour agir et dans un but : « ***Dans ces trois lectures, je vois un point en commun : c'est le mouvement.*** *Dans la première lecture, le mouvement dans le cheminement ; dans la seconde lecture, le mouvement dans l'édification de l'Église ; dans la troisième, l'Évangile, le mouvement dans la confession.* ***Cheminer, édifier, confesser».***

On aura noté d'une certaine manière la référence active et militante aux Exercices Spirituels du «soldat» de la Compagnie de Jésus.

Principe et fondement

Au début, le «Principe et Fondement» : c'est toujours le but qui importe !

« L'homme est créé pour louer, honorer et servir Dieu, notre Seigneur, et, par ce moyen, obtenir la vie éternelle.

Et toutes les autres choses qui sont sur la terre sont créées à cause de l'homme et pour l'aider dans la poursuite de la fin que Dieu lui a marquée en le créant.

D'où il suit qu'il doit en faire usage autant qu'elles le conduisent vers sa fin et qu'il doit s'en dégager autant qu'elles l'en détournent».

Les étapes de l'engagement

Suivent ensuite les «semaines des exercices» qui structurent les étapes de l'engagement :

©Tous droits réservés.

➪ Il faut répondre à l'appel à servir le seul roi Jésus Christ : *«si nous ne confessons pas Jésus-Christ, cela ne va pas. Nous deviendrons une ONG d'assistance, mais pas l'Église, épouse du Seigneur».*

➪ Il faut choisir. C'est la méditation «des deux étendards» : *«Quand on ne confesse pas Jésus-Christ, cela me fait penser à la phrase de Léon Bloy :* ***"Qui ne prie pas le Seigneur, prie le diable".*** *Quand on ne confesse pas Jésus-Christ,* ***on confesse la mondanité du diable,*** *la mondanité du démon».*

➪ Seul la «contemplation de la Passion» fait les vrais disciples : *«Quand nous marchons sans la croix, quand nous édifions sans la croix et* ***quand nous confessons un Christ sans croix, nous ne sommes pas des disciples du Seigneur :*** *nous sommes des personnes du monde, nous sommes des évêques, des prêtres, des cardinaux, des papes, mais pas des disciples du Seigneur».*

Obtenir le courage de faire !

Pour conclure enfin avec la «contemplation *pour obtenir l'amour divin» : «Je voudrais que tous, après ces jours de grâce, nous ayons le courage,* ***vraiment le courage, de cheminer en présence du Seigneur, avec la croix du Seigneur ; d'édifier l'Église sur le sang du Seigneur, qui est versé sur la croix ; et de confesser l'unique gloire : le Christ crucifié. Et ainsi l'Eglise ira de l'avant».***

Quand on lit cette homélie avec des mots si simples, on a presque l'impression qu'il dit à ses frères Cardinaux, son «équipe de management» : vous le savez bien, ce qui nous est demandé, ce n'est pas plus compliqué que cela ! Tout le reste est secondaire. Alors au travail maintenant. Nous allons redescendre du mont Thabor où nous nous sommes retrouvé quelques jours ensemble et nous allons marcher avec le Christ. Et ainsi l'Eglise ira de l'avant !

Le don de soi jusqu'à la Croix

Quand ce n'est pas seulement la personne, ni le bien commun de la vie en société mais aussi l'Eglise elle-même qui est en crise, quel est le problème, quelle est la pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs ? C'est Notre Seigneur Jésus

Christ crucifié. Le pape demande **le courage du «don de soi»** au service de l'unique gloire : le Christ crucifié ?

En s'adressant aux Cardinaux qu'il envoie confesser les nations, bien sûr son message s'adresse aussi à chacun de nous.

N'en doutons pas, les lecteurs de Permanences vont retrouver et aimer dans la continuité de l'appel à la nouvelle évangélisation de Jean-Paul II et de l'amour de la vérité de Benoît XVI, cette charpente ignatienne qui servit à Jean Ousset et ses premiers compagnons à la base de son *Pour qu'Il Règne*.

Aux chrétiens qui lui faisaient la guerre, le sultan d'Egypte demandait : *«pourquoi les chrétiens qui croient en un Dieu-Amour et qui ont toujours le mot charité à la bouche, s'acharnent-ils à nous faire la guerre ?»*. François d'Assise se borna à répondre humblement, gravement : ***«Sire, l'Amour n'est pas aimé. L'Amour en ce monde est toujours crucifié».***

Il faut donc se préparer à recevoir un appel très fort à la conversion et à l'action missionnaire. **C'est une mobilisation générale qui s'en vient !**

N'en doutons pas la doctrine sociale de l'Eglise sera au cœur de cette mobilisation. Mais aussi la beauté ! Ce qui devrait toucher notre cœur français. En témoigne ce texte du Cardinal Bergoglio lors de l'Homélie de la messe chrismale du 21 avril 2011 : *« Nous sommes envoyés pour prêcher la vérité, faire le bien de tous et donner la joie à notre peuple. Il ne suffit pas que notre vérité soit orthodoxe et notre action pastorale efficace.* ***Sans la joie de la beauté, la vérité devient impitoyable****, froide et orgueilleuse, ce que nous voyons dans le discours de nombreux fondamentalistes amers».*

Nous aimons déjà ce Pape qui nous a si vite adoptés. *"Etre fils de l'Eglise, voilà le sûr !"*, disait Jean Ousset. *"Ubi Petrus, ibi Ecclesia".* ■

BSC

La trithérapie *proposée par Benoît XVI pour soigner la société*

L'enseignement de Benoît XVI aura été constant pour appeler à l'engagement des laïcs au service de la Cité, au service du bien commun : *«Les fidèles laïcs ne peuvent absolument pas renoncer à la participation à la "politique" (...), c'est-à-dire à l'action multiforme, économique, sociale, législative, administrative, culturelle qui a pour but de promouvoir organiquement et par les institutions le bien commun»*[1].

Mais comment guérir la maladie de la post-modernité qui prétend fonder l'amour et toutes les relations entre les hommes sur l'utile et les rapports de force ?

Notre société meurt de la dénaturation de l'amour.

Face à ce SIDA de la société, cette **S**ubversion **I**ntrinsèque et **D**éfinitive de l'**A**mour, Benoît XVI dans son message pour la paix du 1er janvier 2011, nous propose une trithérapie, véritable guide pour l'action :

« Dans la pratique, qu'est-ce que cela veut dire promouvoir la vérité morale dans le monde de la politique et de la diplomatie ?

Cela signifie agir de manière responsable à partir de la connaissance objective et complète des faits, cela veut dire déstructurer des idéologies politiques qui finissent par supplanter la vérité et la dignité humaine et veulent promouvoir des pseudo-valeurs sous le couvert de la paix, du développement et des droits humains,cela veut dire favoriser un engagement constant pour fonder la loi positive sur les principes de la loi naturelle ».

Nous pouvons relire ce dossier spécial de Permanences à la lumière de cette «trithérapie» efficace.

1. Agir en responsables, ce qui signifie exercer d'abord les pouvoirs que l'on a, là où nous sommes, sur la réalité qui nous entoure et non rêver une prise de pouvoir irresponsable. Pour cela il faut travailler en réseau avec ceux qui partagent des responsabilités identiques.

2. Déstructurer les idéologies qui nous abusent, ce qui signifie non seulement se former toujours, mais aussi apprendre à faire tomber les masques, à déjouer les prétendues bonnes intentions, à décrypter les desseins cachés. Cela se fait en groupe et rien ne vaut l'association des parcours Ichtus pour initier la démarche au travail en cercles d'études avec des amis pour approfondir et s'entrainer à déstructurer les idéologies pour découvrir la vérité. N'oublions pas que ce travail de déstructuration des idéologies commence dans la famille réunie à table autour d'un vrai repas qui aide au goût du bon, du vrai et du beau...Il se continue dans les mouvements de jeunes, à l'école et au travail. La dialectique du gender, de la non discrimination et de l'égalité sont de beaux exemples d'idéologies contre la personne. De même l'abus des mots pour légaliser l'euthanasie sous forme d'assistance compassionnelle à celui qui « voudrait » mourir dans la dignité. Quelle dignité ? Qui serait responsable ?

3. Favoriser un engagement constant pour fonder la loi positive sur la loi naturelle est un devoir pour tous. Dans l'exercice de toutes les responsabilités, il y a la définition de lois positives. A l'école, direction et professeurs ont cette responsabilité en vue de l'instruction. Dans les mouvements de jeunes, la loi scoute par exemple est une loi positive bien ancrée dans la loi naturelle. Dans l'entreprise les lois positives sont multiples. On pense par exemple aux règles de calcul des variables qui peuvent pousser dirigeants, cadres, commerciaux à l'atteinte d'un objectif «à tout prix». En famille, les parents en créant des habitudes généreuses, en instituant des «pratiques familiales» créent des lois positives qui peuvent ou non encourager une conformité à la loi naturelle etc... Bien sûr le législateur lui aussi est appelé à cet engagement constant. Ce travail nécessite la recherche permanente de «bureaux d'études» pour être capable d'améliorer cette conformité et de faire des propositions.

BSC

(1) Note doctrinale à propos de questions sur l'engagement et le comportement des catholiques dans la vie politique publiée le 24 novembre 2002 par la Congrégation pour la Doctrine de la Foi.

Aux fondements de notre civilisation

discours aux Bernardins*

© Tous droits réservés.

Nous nous trouvons dans un lieu historique, lieu édifié par les fils de saint Bernard de Clairvaux et que votre grand prédécesseur, le regretté Cardinal Jean-Marie Lustiger, a voulu comme un centre de dialogue de la Sagesse chrétienne avec les courants culturels, intellectuels et artistiques de votre société. (...)

J'aimerais vous parler ce soir des origines de la théologie occidentale et des racines de la culture européenne. J'ai mentionné en ouverture que le lieu où nous nous trouvons était emblématique. Il est lié à la culture monastique. De jeunes moines ont ici vécu pour s'initier profondément à leur vocation et pour bien vivre leur mission.

Ce lieu, évoque-t-il pour nous encore quelque chose ou n'y rencontrons-nous qu'un monde désormais révolu ? Pour pouvoir répondre, nous devons réfléchir un instant sur la nature même du monachisme occidental. De quoi s'agissait-il alors ?

A la recherche de Dieu

En considérant les fruits historiques du monachisme, nous pouvons dire qu'au cours de la grande fracture culturelle, provoquée par la migration des peuples et par la formation des nouveaux ordres étatiques, les monastères furent des espaces où survécurent les trésors de l'antique culture et où, en puisant à ces derniers, se forma petit à petit une culture nouvelle. Comment cela s'est-il passé ? Quelle était la motivation des personnes qui se réunissaient en ces lieux ? Quels étaient leurs désirs ? Comment ont-elles vécu ?

Avant toute chose, il faut reconnaître avec beaucoup de réalisme que leur volonté n'était pas de créer une culture nouvelle ni de conserver une culture du passé. Leur motivation était beaucoup plus simple. Leur objectif était de chercher Dieu, *quaerere Deum.* **Au milieu de la confusion de ces temps où rien ne semblait résister, les moines désiraient la chose la plus importante : s'appliquer à trouver ce qui a de la valeur et demeure toujours, trouver la Vie elle-même. Ils étaient à la recherche de Dieu.** Des choses secondaires, ils voulaient passer aux réalités essentielles, à ce qui, seul, est vraiment important et sûr. On dit que leur être était tendu vers l'«eschatologie».

Mais cela ne doit pas être compris au sens chronologique du terme - comme s'ils vivaient les yeux tournés vers la fin du monde ou vers leur propre mort - mais au sens existentiel : derrière le provisoire, ils cherchaient le définitif.

Quaerere Deum : comme ils étaient chrétiens, il ne s'agissait pas d'une aventure dans un désert sans chemin, d'une recherche dans l'obscurité absolue. Dieu lui-même a placé des bornes milliaires, mieux, il a aplani la voie, et leur tâche consistait à la trouver et à la suivre. Cette voie était sa Parole qui, dans les livres des Saintes Écritures, était offerte aux hommes.

La recherche de Dieu requiert donc, intrinsèquement, une culture de la parole, ou, comme le disait Dom Jean Leclercq : eschatologie et grammaire sont dans le monachisme occidental indissociables l'une de l'autre (cf. *L'amour des lettres et le désir de Dieu*, p.14). Le désir de Dieu comprend l'amour des lettres, l'amour de la parole, son exploration dans toutes ses dimensions. Puisque dans la parole biblique Dieu est en chemin vers nous et nous vers Lui, ils devaient apprendre à pénétrer le secret de la langue, à la comprendre dans sa structure et dans ses usages.

Ainsi, en raison même de la recherche de Dieu, les sciences profanes, qui nous indiquent les chemins vers la langue, devenaient importantes. La bibliothèque faisait, à ce titre, partie intégrante du monastère tout comme l'école. Ces deux lieux ouvraient concrètement un chemin vers la parole. Saint Benoît appelle le monastère une *dominici servitii schola,* une école du service du Seigneur. L'école et la bibliothèque assuraient la formation de la raison et l'*eruditio*, sur la base de laquelle l'homme apprend à percevoir au milieu des paroles, la Parole.

La Parole de Dieu est aussi chemin

Pour avoir une vision d'ensemble de cette culture de la parole liée à la recherche de Dieu, nous devons faire un pas supplémentaire. **La Parole qui ouvre le chemin de la recherche de Dieu et qui est elle-même ce chemin, est une Parole qui donne naissance à une communauté.** Elle remue certes jusqu'au fond d'elle-même chaque personne en particulier (cf. *Ac* 2, 37). Grégoire le Grand décrit cela comme une douleur forte et inattendue qui secoue notre âme somnolente et nous réveille pour nous rendre attentifs à la réalité essentielle, à Dieu (cf. Leclercq, *ibid.,* p. 35). Mais elle nous rend aussi attentifs

les uns aux autres. La Parole ne conduit pas uniquement sur la voie d'une mystique individuelle, mais elle nous introduit dans la communauté de tous ceux qui cheminent dans la foi. C'est pourquoi il faut non seulement réfléchir sur la Parole, mais également la lire de façon juste. Tout comme à l'école rabbinique, chez les moines, la lecture accomplie par l'un d'eux est également un acte corporel. *«Le plus souvent, quand legere et lectio sont employés sans spécification, ils désignent une activité qui, comme le chant et l'écriture, occupe tout le corps et tout l'esprit»*, dit à ce propos Dom Leclercq (*ibid.*, p. 21).

Place du chant dans le dialogue avec Dieu

Il y a encore un autre pas à faire. La Parole de Dieu elle-même nous introduit dans un dialogue avec Lui. **Le Dieu qui parle dans la Bible nous enseigne comment nous pouvons Lui parler. En particulier, dans le Livre des Psaumes, il nous donne les mots avec lesquels nous pouvons nous adresser à Lui.** Dans ce dialogue, nous Lui présentons notre vie, avec ses hauts et ses bas, et nous la transformons en un mouvement vers Lui. Les *Psaumes* contiennent en plusieurs endroits des instructions sur la façon dont ils doivent être chantés et accompagnés par des instruments musicaux.

Pour prier sur la base de la Parole de Dieu, la seule labialisation ne suffit pas, la musique est nécessaire. Deux chants de la liturgie chrétienne dérivent de textes bibliques qui les placent sur les lèvres des Anges : le *Gloria* qui est chanté une première fois par les Anges à la naissance de Jésus, et le *Sanctus* qui, selon *Isaïe* 6, est l'acclamation des Séraphins qui se tiennent dans la proximité immédiate de Dieu. Sous ce jour, la Liturgie chrétienne est une invitation à chanter avec les anges et à donner à la parole sa plus haute fonction.

À ce sujet, écoutons encore une fois Jean Leclercq : *«Les moines devaient trouver des accents qui traduisent le consentement de l'homme racheté aux mystères qu'il célèbre : les quelques chapiteaux de Cluny qui nous aient été conservés montrent les symboles christologiques des divers tons du chant»* (cf. *ibid.*, p. 229).

Pour saint Benoît, la règle déterminante de la prière et du chant des moines est la parole du *Psaume : Coram angelis psallam Tibi, Domine* – en présence des anges, je veux te chanter, Seigneur (cf. 138, 1). Se trouve ici exprimée la conscience de chanter, dans la prière communautaire, en présence de toute la cour céleste, et donc d'être soumis à la mesure suprême : prier et chanter pour s'unir à la musique des esprits sublimes qui étaient considérés comme les auteurs de l'harmonie du cosmos, de la musique des sphères.

À partir de là, on peut comprendre la sévérité d'une méditation de saint Bernard de Clairvaux qui utilise une expression de la tradition platonicienne, transmise par saint Augustin, pour juger le mauvais chant des moines qui, à ses yeux, n'était en rien un incident secondaire. Il qualifie la cacophonie d'un chant mal exécuté comme une chute dans la *regio dissimilitudinis,* dans la 'région de la dissimilitude'. Saint Augustin avait tiré cette expression de la philosophie platonicienne pour caractériser l'état de son âme avant sa conversion (cf. *Confessions*, VII, 10.16) : l'homme qui est créé à l'image de Dieu tombe, en conséquence de son abandon de Dieu, dans la 'région de la dissimilitude', dans un éloignement de Dieu où il ne Le reflète plus et où il devient ainsi non seulement dissemblable à Dieu, mais aussi à sa véritable nature d'homme.

Saint Bernard se montre ici évidemment sévère en recourant à cette expression, qui indique la chute de l'homme loin de lui-même, pour qualifier les chants mal exécutés par les moines, mais il montre à quel point il prend la chose au sérieux. Il indique ici que la culture du chant est une culture de l'être et que les moines, par leurs prières et leurs chants, doivent correspondre à la grandeur de la Parole qui leur est confiée, à son impératif de réelle beauté.

De cette exigence capitale de parler avec Dieu et de Le chanter avec les mots qu'Il a Lui-même donnés, est née la grande musique occidentale.

Ce n'était pas là l'œuvre d'une «créativité» personnelle où l'individu, prenant comme critère essentiel la représentation de son propre moi, s'érige un monument à lui-même.

Il s'agissait plutôt de reconnaître attentivement avec les «oreilles du cœur» les lois constitutives de l'harmonie musicale de la création, les formes essentielles de la musique émise par le Créateur dans le monde et en l'homme, et d'**inventer une musique digne de Dieu qui soit, en même temps, authentiquement digne de l'homme et qui proclame hautement cette dignité.**

Enfin, pour s'efforcer de saisir cette culture monastique occidentale de la parole, qui s'est développée à partir de la quête intérieure de Dieu, il faut au moins faire une brève allusion à la particularité du Livre ou des Livres par lesquels cette Parole est parvenue jusqu'aux moines.

Les livres de la Parole

Vue sous un aspect purement historique ou littéraire, la Bible n'est pas simplement un livre, mais un recueil de textes littéraires dont la rédaction s'étend sur plus d'un millénaire et dont les différents livres ne sont pas facilement repérables comme constituant un corpus unifié.

Au contraire, des tensions visibles existent entre eux. C'est déjà le cas dans la Bible d'Israël, que nous, chrétiens, appelons l'Ancien Testament. Ça l'est plus encore quand nous, chrétiens, lions le Nouveau Testament et ses écrits à la Bible d'Israël en l'interprétant comme chemin vers le Christ. Avec raison, dans le Nouveau Testament, la Bible n'est pas de façon habituelle appelée «l'Écriture» mais «les Écritures» qui, cependant, seront ensuite considérées dans leur ensemble comme l'unique Parole de Dieu qui nous est adressée.

Ce pluriel souligne déjà clairement que la Parole de Dieu nous parvient seulement à travers la parole humaine, à travers des paroles humaines, c'est-à-dire que **Dieu nous parle seulement dans l'humanité des hommes, à travers leurs paroles et leur histoire**.

Cela signifie, ensuite, que l'aspect divin de la Parole et des paroles n'est pas immédiatement perceptible. Pour le dire de façon moderne : l'unité des livres bibliques et le caractère divin de leurs paroles ne sont pas saisissables d'un point de vue purement historique. L'élément historique se présente dans le multiple et l'humain. Ce qui explique la formulation d'un distique médiéval qui, à première vue, apparaît déconcertant : *Littera gesta docet – quid credas allegoria…*(cf. Augustin de Dacie, *Rotulus pugillaris*, I). La lettre enseigne les faits ; l'allégorie ce qu'il faut croire, c'est-à-dire l'interprétation christologique et pneumatique.

Nous pouvons exprimer tout cela d'une manière plus simple : **l'Écriture a besoin de l'interprétation, et elle a besoin de la communauté où elle**

s'est formée et où elle est vécue. En elle seulement, elle a son unité et, en elle, se révèle le sens qui unifie le tout. Dit sous une autre forme : il existe des dimensions du sens de la Parole et des paroles qui se découvrent uniquement dans la communion vécue de cette Parole qui crée l'histoire. À travers la perception croissante de la pluralité de ses sens, la Parole n'est pas dévalorisée, mais elle apparaît, au contraire, dans toute sa grandeur et sa dignité.

C'est pourquoi le Catéchisme de l'Eglise catholique peut affirmer avec raison que le christianisme n'est pas au sens classique seulement une religion du livre (cf. n. 108). Le christianisme perçoit dans les paroles *la* Parole, le *Logos* lui-même, qui déploie son mystère à travers cette multiplicité et la réalité d'une histoire humaine.

La lettre tue mais l'Esprit donne la vie

Cette structure particulière de la Bible est un défi toujours nouveau posé à chaque génération. Selon sa nature, elle exclut tout ce qu'on appelle aujourd'hui «fondamentalisme».

La Parole de Dieu, en effet, n'est jamais simplement présente dans la seule littéralité du texte. Pour l'atteindre, il faut un dépassement et un processus de compréhension qui se laisse guider par le mouvement intérieur de l'ensemble des textes et, à partir de là, doit devenir également un processus vital. Ce n'est que dans l'unité dynamique de leur ensemble que les nombreux livres ne forment qu'*un* Livre. La Parole de Dieu et Son action dans le monde se révèlent seulement dans la parole et dans l'histoire humaines.

Le caractère crucial de ce thème est éclairé par les écrits de saint Paul. Il a exprimé de manière radicale ce que signifie le dépassement de la lettre et sa compréhension holistique, dans la phrase : «*La lettre tue, mais l'Esprit donne la vie*» (*2 Co* 3, 6). Et encore : «*Là où est l'Esprit..., là est la liberté*» (*2 Co* 3, 17).

Toutefois, la grandeur et l'ampleur de cette perception de la Parole biblique ne peut se comprendre que si l'on écoute saint Paul jusqu'au bout, en apprenant que cet Esprit libérateur a un nom et que, de ce fait, la liberté a une mesure intérieure : «*Le Seigneur, c'est l'Esprit, et là où l'Esprit du Seigneur est présent, là est la liberté*» (*2 Co* 3, 17).

L'Esprit qui rend libre ne se laisse pas réduire à l'idée ou à la vision personnelle de celui qui interprète. L'Esprit est Christ, et le Christ est le Seigneur qui nous montre le chemin.

Le lien de l'intelligence et de l'amour

Avec cette parole sur l'Esprit et sur la liberté, un vaste horizon s'ouvre, mais en même temps, une limite claire est mise à l'arbitraire et à la subjectivité, limite qui oblige fortement l'individu tout comme la communauté et noue un lien supérieur à celui de la lettre du texte : le lien de l'intelligence et de l'amour.

Cette tension entre le lien et la liberté, qui va bien au-delà du problème littéraire de l'interprétation de l'Écriture, a déterminé aussi la pensée et l'œuvre du monachisme et a profondément modelé la culture occidentale.

Cette tension se présente à nouveau à notre génération comme un défi face aux deux pôles que sont, d'un côté, l'arbitraire subjectif, et de l'autre, le fanatisme fondamentaliste.

Si la culture européenne d'aujourd'hui comprenait désormais la liberté comme l'absence totale de liens, cela serait fatal et favoriserait inévitablement le fanatisme et l'arbitraire. **L'absence de liens et l'arbitraire ne sont pas la liberté, mais sa destruction.**

En considérant «*l'école du service du Seigneur*» - comme Benoît appelait le monachisme -, nous avons jusque-là porté notre attention prioritairement sur son orientation vers la parole, vers l'«*ora*». Et, de fait, c'est à partir de là que se détermine l'ensemble de la vie monastique.

Ora et... labora

Mais notre réflexion resterait incomplète, si nous ne fixions pas aussi notre regard, au moins brièvement, sur la deuxième composante du monachisme, désignée par le terme «*labora*».

Dans le monde grec, le travail physique était considéré comme l'œuvre des esclaves. Le sage, l'homme vraiment libre, se consacrait uniquement aux choses de l'esprit ; il abandonnait le travail physique, considéré comme une réalité inférieure, à ces hommes qui n'étaient pas supposés atteindre cette existence supérieure, celle de l'esprit.

La tradition juive était très différente : tous les grands rabbins exerçaient parallèlement un métier artisanal. Paul, comme *rabbi,* puis comme héraut de l'Évangile aux Gentils, était un fabricant de tentes et il gagnait sa vie par le travail de ses mains. Il n'était pas une exception, mais il se situait dans la tradition commune du rabbinisme.

Le monachisme chrétien a accueilli cette tradition : le travail manuel en est un élément constitutif. Dans sa *Regula,* saint Benoît ne parle pas au sens strict de l'école, même si l'enseignement et l'apprentissage – comme nous l'avons vu – étaient acquis dans les faits ; en revanche, il parle explicitement, dans un chapitre de sa *Règle*, du travail (cf. chap. 48).

Augustin avait fait de même en consacrant au travail des moines un livre particulier. Les chrétiens, s'inscrivant dans la tradition pratiquée depuis longtemps par le judaïsme, devaient, en outre, se sentir interpelés par la parole de Jésus dans l'*Évangile de Jean,* où il défendait son action le jour du shabbat : «*Mon Père (...) est toujours à l'œuvre, et moi aussi je suis à l'œuvre*» (5, 17).

Le monde gréco-romain ne connaissait aucun Dieu Créateur. La divinité suprême selon leur vision ne pouvait pas, pour ainsi dire, se salir les mains par la création de la matière. «L'ordonnancement» du monde était le fait du démiurge, une divinité subordonnée.

Le travail de l'homme : une ressemblance avec Dieu

Le Dieu de la Bible est bien différent : Lui, l'Un, le Dieu vivant et vrai, est également le Créateur. Dieu travaille, il continue d'œuvrer dans et sur l'histoire des hommes. Et dans le Christ, il entre comme Personne dans l'enfantement laborieux de l'histoire. «*Mon Père est toujours à l'œuvre et moi aussi je suis à l'œuvre*». Dieu Lui-même est le Créateur du monde, et la création n'est pas encore achevée. Dieu travaille, *ergázetai* !

C'est ainsi que le travail des hommes devait apparaître comme une expression particulière de leur ressemblance avec Dieu qui rend l'homme participant à l'œuvre créatrice de Dieu dans le monde.

Sans cette culture du travail qui, avec la culture de la parole, constitue le monachisme, le développement de l'Europe, son *ethos* et sa conception du monde sont impensables. L'originalité de cet *ethos* devrait cependant faire comprendre que le travail et la détermination de l'histoire par l'homme sont une collaboration avec le Créateur, qui ont en Lui leur mesure.

Là où cette mesure vient à manquer et là où l'homme s'élève lui-même au

rang de créateur déiforme, la transformation du monde peut facilement aboutir à sa destruction.

Nous sommes partis de l'observation que, dans l'effondrement de l'ordre ancien et des antiques certitudes, l'attitude de fond des moines était le *quaerere Deum* - se mettre à la recherche de Dieu. C'est là, pourrions-nous dire, l'attitude vraiment philosophique : regarder au-delà des réalités pénultièmes et se mettre à la recherche des réalités ultimes qui sont vraies. Celui qui devenait moine, s'engageait sur un chemin élevé et long, il était néanmoins déjà en possession de la direction : la Parole de la Bible dans laquelle il écoutait Dieu parler.

Le Dieu de tous

Dès lors, il devait s'efforcer de Le comprendre pour pouvoir aller à Lui. Ainsi, le cheminement des moines, tout en restant impossible à évaluer dans sa progression, s'effectuait au cœur de la Parole reçue. La quête des moines comprend déjà en soi, dans une certaine mesure, sa résolution. Pour que cette recherche soit possible, il est nécessaire qu'il existe dans un premier temps un mouvement intérieur qui suscite non seulement la volonté de chercher, mais qui rende aussi crédible le fait que dans cette Parole se trouve un chemin de vie, un chemin de vie sur lequel Dieu va à la rencontre de l'homme pour lui permettre de venir à Sa rencontre.

En d'autres termes, l'annonce de la Parole est nécessaire. Elle s'adresse à l'homme et forge en lui une conviction qui peut devenir vie. Afin que s'ouvre un chemin au cœur de la parole biblique en tant que Parole de Dieu, cette même Parole doit d'abord être annoncée ouvertement.

L'expression classique de la nécessité pour la foi chrétienne de se rendre communicable aux autres se résume dans une phrase de la *Première Lettre de Pierre,* que la théologie médiévale regardait comme le fondement biblique du travail des théologiens : *«Vous devez toujours être prêts à vous expliquer devant tous ceux qui vous demandent de rendre compte (logos) de l'espérance qui est en vous»* (3, 15). (Le *Logos,* la raison de l'espérance doit devenir apologie, doit devenir réponse).

De fait, les chrétiens de l'Église naissante ne considéraient pas leur annonce missionnaire comme une propagande qui devait servir à augmenter l'importance de leur groupe, mais comme une nécessité intrinsèque qui dérivait de la nature de leur foi.

Le Dieu en qui ils croyaient était le Dieu de tous, le Dieu Un et Vrai qui s'était fait connaître au cours de l'histoire d'Israël et, finalement, à travers son Fils, apportant ainsi la réponse qui concernait tous les hommes et, qu'au plus profond d'eux-mêmes, tous attendent.

L'universalité de Dieu et l'universalité de la raison ouverte à Lui constituaient pour eux la motivation et, à la fois, le devoir de l'annonce. Pour eux, la foi ne dépendait pas des habitudes culturelles, qui sont diverses selon les peuples, mais relevait du domaine de la vérité qui concerne, de manière égale, tous les hommes.

Le schéma fondamental de l'annonce chrétienne *ad extra* - aux hommes qui, par leurs questionnements, sont en recherche – se dessine dans le discours de saint Paul à l'Aréopage.

N'oublions pas qu'à cette époque, l'Aréopage n'était pas une sorte d'académie où les esprits les plus savants se rencontraient pour discuter sur les sujets les plus élevés, mais un tribunal qui était compétent en matière de religion et qui devait s'opposer à l'intrusion de religions étrangères.

C'est précisément ce dont on accuse Paul : *«On dirait un prêcheur de divinités étrangères»* (*Ac* 17, 18). Ce à quoi Paul réplique : *«J'ai trouvé chez vous un autel portant cette inscription : «Au dieu inconnu». Or, ce que vous vénérez sans le connaître, je viens vous l'annoncer»* (cf. 17, 23).

Paul n'annonce pas des dieux inconnus. Il annonce Celui que les hommes ignorent et pourtant connaissent : l'Inconnu-Connu. C'est Celui qu'ils cherchent, et dont, au fond, ils ont connaissance et qui est cependant l'Inconnu et l'Inconnaissable.

Au plus profond, la pensée et le sentiment humains savent de quelque manière que Dieu doit exister et qu'à l'origine de toutes choses, il doit y avoir non pas l'irrationalité, mais la Raison créatrice, non pas le hasard aveugle, mais la liberté.

Toutefois, bien que tous les hommes le sachent d'une certaine façon – comme Paul le souligne dans la *Lettre aux Romains* (1, 21) – cette connaissance demeure ambigüe : un Dieu seulement pensé et élaboré par l'esprit humain n'est pas le vrai Dieu. Si Lui ne se montre pas, quoi que nous fassions, nous ne parvenons pas pleinement jusqu'à Lui.

La nouveauté de l'annonce chrétienne c'est la possibilité de dire maintenant à tous les peuples : Il s'est montré, Lui personnellement. Et à présent, le chemin qui mène à Lui est ouvert. **La nouveauté de l'annonce chrétienne ne réside pas dans une pensée, mais dans un fait : Dieu s'est révélé.** Ce n'est pas un fait nu mais un fait qui, lui-même, est *Logos* – présence de la Raison éternelle dans notre chair. *Verbum caro factum est* (*Jn* 1, 14) : il en est vraiment ainsi en réalité, à présent, le *Logos* est là, le *Logos* est présent au milieu de nous. C'est un fait rationnel.

Cependant, **l'humilité de la raison sera toujours nécessaire pour pouvoir l'accueillir. Il faut l'humilité de l'homme pour répondre à l'humilité de Dieu.**

L'actuelle absence de Dieu...

Sous de nombreux aspects, la situation actuelle est différente de celle que Paul a rencontrée à Athènes, mais, tout en étant différente, elle est aussi, en de nombreux points, très analogue. Nos villes ne sont plus remplies d'autels et d'images représentant de multiples divinités. Pour beaucoup, Dieu est vraiment devenu le grand Inconnu.

Malgré tout, comme jadis où derrière les nombreuses représentations des dieux était cachée et présente la question du Dieu inconnu, de même, aujourd'hui, l'actuelle absence de Dieu est aussi tacitement hantée par la question qui Le concerne.

Quaerere Deum – chercher Dieu et se laisser trouver par Lui : cela n'est pas moins nécessaire aujourd'hui que par le passé. Une culture purement positiviste, qui renverrait dans le domaine subjectif, comme non scientifique, la question concernant Dieu, serait la capitulation de la raison, le renoncement à ses possibilités les plus élevées et donc un échec de l'humanisme, dont les conséquences ne pourraient être que graves.

Ce qui a fondé la culture de l'Europe, la recherche de Dieu et la disponibilité à L'écouter, demeure aujourd'hui encore le fondement de toute culture véritable. ■

* Copyright 2008, Libreria Editrice Vaticane.

Benoît XVI : *seul le pardon pose les fondements durables de la réconciliation et de la paix*

©Tous droits réservés.

Un pays est avant tout riche des personnes qui vivent en son sein. De chacune d'elles et de toutes ensemble dépend son avenir et sa capacité à s'engager pour la paix. Un tel engagement ne sera possible que dans une société unie.

Cependant, l'unité n'est pas l'uniformité. La cohésion de la société est assurée par le respect constant de la dignité de chaque personne et la participation responsable de chacune selon ses capacités en engageant ce qu'il y a de meilleur en elle.

Respect de la personne humaine

Afin d'assurer le dynamisme nécessaire pour construire et consolider la paix, il faut inlassablement revenir aux fondements de l'être humain. La dignité de l'homme est inséparable du caractère sacré de la vie donnée par le Créateur. Dans le dessein de Dieu, chaque personne est unique et irremplaçable. Elle vient au monde dans une famille, qui est son premier lieu d'humanisation, et surtout la première éducatrice à la paix. Pour construire la paix, notre attention doit donc se porter vers la famille afin de faciliter sa tâche, pour ainsi la soutenir et donc promouvoir partout une culture de la vie.

L'efficacité de l'engagement pour la paix dépend de la conception que le monde peut avoir de la vie humaine. Si nous voulons la paix, défendons la vie ! Cette logique disqualifie non seulement la guerre et les actes terroristes, mais aussi toute atteinte à la vie de l'être humain, créature voulue par Dieu. L'indifférence ou la négation de ce qui constitue la véritable nature de l'homme empêchent le respect de cette grammaire qu'est la loi naturelle inscrite dans le cœur humain. La grandeur et la raison d'être de toute personne ne se trouvent qu'en Dieu. Ainsi, la reconnaissance inconditionnelle de la dignité de tout être humain, de chacun de nous, et celle du caractère sacré de la vie impliquent la responsabilité de tous devant Dieu. Nous devons donc unir nos efforts pour développer une saine anthropologie qui intègre l'unité de la personne. (...)

Certaines idéologies, en remettant en cause de façon directe ou indirecte, ou même légale, la valeur inaliénable de toute personne et le fondement naturel de la famille, sapent les bases de la société. Nous devons être conscients de ces atteintes à l'édification et à l'harmonie du vivre ensemble. Seule une solidarité effective constitue l'antidote à tout cela. Solidarité pour rejeter ce qui fait obstacle au respect de tout être humain, solidarité pour soutenir les politiques et les initiatives qui œuvrent en vue d'unir les peuples de façon honnête et juste. Il est beau de voir les actions de collaboration et de vrai dialogue qui construisent une nouvelle manière de vivre ensemble. Une meilleure qualité de vie et de développement intégral n'est possible que dans le partage des richesses et des compétences, en respectant l'identité de chacun.

Mais un tel mode de vie convivial, serein et dynamique ne peut exister sans la confiance en l'autre, quel qu'il soit. Aujourd'hui, les différences culturelles, sociales, religieuses, doivent aboutir à vivre un nouveau type de fraternité, où justement ce qui unit est le sens commun de la grandeur de toute personne, et le don qu'elle est à elle-même, aux autres et à l'humanité. (...)

Education à la paix

Pour ouvrir aux générations de demain un avenir de paix, la première tâche est donc celle d'éduquer à la paix pour construire une culture de paix. L'éducation, dans la famille ou à l'école, doit être avant tout l'éducation aux valeurs spirituelles qui donnent à la transmission du savoir et des traditions d'une culture, leur sens et leur force.

L'esprit humain a le goût inné du beau, du bien et du vrai. C'est le sceau du divin, la marque de Dieu en lui ! De cette aspiration universelle découle une conception morale ferme et juste, qui place toujours la personne au centre. Mais c'est seulement librement que l'homme peut se tourner vers le bien, car "la dignité de l'homme exige de lui qu'il agisse selon un choix conscient et libre, personnellement, c'est-à-dire mû et déterminé de l'intérieur, et non sous l'effet de poussées

In Permanences n° 496-497.

intérieures aveugles ou d'une contrainte purement extérieure" (*Gaudium et spes*, 17).

La tâche de l'éducation est d'accompagner la maturation de la capacité à faire des choix libres et justes, qui peuvent aller à contre-courant des opinions répandues, des modes, des idéologies politiques et religieuses. L'établissement d'une culture de paix est à ce prix ! Il faut évidemment bannir la violence verbale ou physique. Elle est toujours une atteinte à la dignité humaine, celle de l'auteur comme celle de la victime. Par ailleurs, en valorisant les œuvres pacifiques et leur rayonnement pour le bien commun, on crée aussi l'intérêt pour la paix. Comme en témoigne l'histoire, de tels gestes de paix ont un rôle considérable dans la vie sociale, nationale et internationale.

L'éducation à la paix formera ainsi des hommes et des femmes généreux et droits, attentifs à tous, et particulièrement aux personnes les plus faibles. Pensées de paix, paroles de paix et gestes de paix créent une atmosphère de respect, d'honnêteté et de cordialité, où les fautes et les offenses peuvent être reconnues en vérité pour avancer ensemble vers la réconciliation. Que les hommes d'État et les responsables religieux y réfléchissent !

(...) La transformation en profondeur de l'esprit et du cœur est nécessaire pour retrouver une certaine clairvoyance et une certaine impartialité, le sens profond de la justice et celui du bien commun. Un regard nouveau et plus libre rendra capable d'analyser et de remettre en cause des systèmes humains qui conduisent à des impasses, afin d'avancer en tenant compte du passé pour ne plus le répéter avec ses effets dévastateurs. Cette conversion demandée est exaltante car elle ouvre des possibilités en faisant appel aux ressources innombrables qui habitent le cœur de tant d'hommes et de femmes désireux de vivre en paix et prêts à s'engager pour la paix. Or elle est particulièrement exigeante : il s'agit de dire non à la vengeance, de reconnaître ses torts, d'accepter les excuses sans les rechercher, et enfin de pardonner. Car seul le pardon donné et reçu pose les fondements durables de la réconciliation et de la paix pour tous (cf. Rm 12, 16b. 18).

Liberté religieuse

Alors seulement peut croître la bonne entente entre les cultures et les religions, la considération sans condescendance des unes pour les autres et le respect des droits de chacune. Au Liban, la Chrétienté et l'Islam habitent le même espace depuis des siècles. Il n'est pas rare de voir dans la même famille les deux religions. Si dans une même famille cela est possible, pourquoi cela ne le serait-il pas au niveau de l'ensemble de la société ? La spécificité du Moyen-Orient se trouve dans le mélange séculaire de composantes diverses. Certes, elles se sont combattues, hélas aussi ! Une société plurielle n'existe qu'à cause du respect réciproque, du désir de connaître l'autre et du dialogue continu.

Ce dialogue entre les hommes n'est possible que dans la conscience qu'il existe des valeurs communes à toutes les grandes cultures, parce qu'elles sont enracinées dans la nature de la personne humaine. Ces valeurs qui sont comme un substrat, expriment les traits authentiques et caractéristiques de l'humanité. Elles appartiennent aux droits de tout être humain. Dans l'affirmation de leur existence, les différentes religions apportent une contribution décisive.

N'oublions pas que la liberté religieuse est le droit fondamental dont dépendent beaucoup d'autres. Professer et vivre librement sa religion sans mettre en danger sa vie et sa liberté doit être possible à quiconque. La perte ou l'affaiblissement de cette liberté prive la personne du droit sacré à une vie intègre sur le plan spirituel. La soi-disant tolérance n'élimine pas les discriminations, parfois elle les conforte même. Et sans l'ouverture au transcendant qui permet de trouver des réponses aux interrogations de son cœur sur le sens de la vie et sur la manière de vivre de façon morale, l'homme devient incapable d'agir selon la justice et de s'engager pour la paix. La liberté religieuse a une dimension sociale et politique indispensable à la paix ! Elle promeut une coexistence et une vie harmonieuses par l'engagement commun au service de nobles causes et par la recherche de la vérité qui ne s'impose pas par la violence mais par "la force de la vérité elle-même" (Dignitatis humanae, 1), cette Vérité qui est en Dieu. Car la croyance vécue conduit invariablement à l'amour. La croyance authentique ne peut pas conduire à la mort. L'artisan de paix est humble et juste. Les croyants ont donc aujourd'hui un rôle essentiel, celui de témoigner de la paix qui vient de Dieu et qui est un don fait à tous dans la vie personnelle, familiale, sociale, politique et économique (cf. Mt 5, 9 ; He 12, 14). L'inaction des hommes de bien ne doit pas permettre au mal de triompher. Il est pire encore de ne rien faire. ■

Beyrouth, 15-09-2012,
devant les membres du gouvernement, le corps diplomatique,
les chefs religieux
et les représentants du monde
de la culture

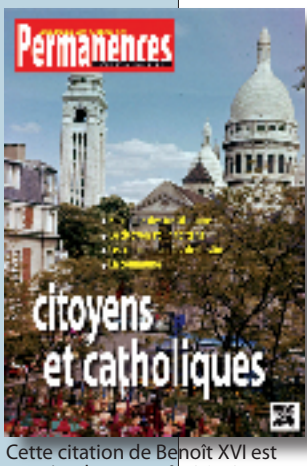
© Copyright 2012 - Libreria Editrice Vaticana

«Contrairement aux autres grandes religions, le christianisme n'a jamais imposé à l'État et à la société un droit révélé, un règlement juridique découlant d'une révélation. Il a au contraire renvoyé à la nature et à la raison comme vraies sources du droit».

Discours au Bundestag,
22 septembre 2011.

«La contribution au bien commun est également une exigence de la dimension essentielle de l'Évangile qu'est la promotion humaine et une très haute expression de la charité. Pour cela, l'Église exhorte tous ses fidèles à être aussi de bons citoyens conscients de leur responsabilité de se préoccuper du bien des autres, de tous, tant dans la sphère personnelle que dans les différents secteurs de la société».

Discours lors de la cérémonie
de congé à l'aéroport
international de Baijo,



Cette citation de Benoît XVI est extraite de notre n° 496-497.

© Tous droits réservés.

Discerner le bien et le mal

discours au Bundestag

Vous me permettrez de commencer mes réflexions sur les fondements du droit par un petit récit tiré de la Sainte Ecriture. Dans le Premier livre des Rois on raconte qu'au jeune roi Salomon, à l'occasion de son intronisation, Dieu accorda d'avancer une requête. Que demandera le jeune souverain en cet insstant ? Succès, richesse, une longue vie, l'éliimination de ses ennemis? Il ne demanda rien de tout cela. Par contre il demanda: *«Donne à ton serviteur un cœur docile pour gouverner ton peuple, pour discerner entre le bien et le mal».*

Un engagement pour la justice et la paix

Par ce récit, la Bible veut nous indiquer ce qui en définitive doit être important pour un politicien. Son critère ultime et la motiivation pour son travail comme politicien ne doit pas être le succès et encore moins le profit matériel. La politique doit être un engagement pour la justice et créer ainsi les conditions de fond pour la paix.

Naturellement un politicien cherchera le succès sans lequel il n'aurait aucune possibiilité d'action politique effective! Mais le succcès est subordonné au critère de la justice, à la volonté de mettre en œuvre le droit et à l'intelligence du droit. Le succès peut aussi être une séduction, et ainsi il peut ouvrir la route à la contrefaçon du droit, à la desstruction de la justice. «Enlève le droit, et alors qu'est-ce qui distingue l'Etat d'une grosse bannde de brigands», a dit un jour saint Augustin (De civitate Dei IV, 4, 1).

Nous, Allemands, nous savons par notre expénence que ces paroles ne sont pas un phantasme vide. Nous avons fait l'expéérience de séparer le pouvoir du droit, de mettre le pouvoir contre le droit, de fouler aux pieds le droit, de sorte que l'Etat était devenu une bande de brigands très bien organisée, qui pouvait menacer le monde entier et le pousser au bord du précipice.

Servir le droit et combattre la dominaation de l'injustice est et demeure la tâche fondamentale du politicien. A un moment historique où l'homme a acquis un pouvoir jusqu'ici inimaginable, cette tâche devient particulièrement urgente.

La Doctrine sociale de l'Eglise, un fardeau supplémentaire pour l'humanité ?

«"Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples", "Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez le repos. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger" (Mt 11, 28-30). [...]

Jésus promet de donner à tous le "repos" mais pose une condition : "Prenez sur vous mon joug et apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur". Qu'est-ce que ce "joug" qui au lieu de peser soulage, et au lieu d'écraser soutient ? Le "joug" du Christ, c'est la loi de l'amour, et son commandement, qu'il a laissé à ses disciples (cf. Jean 13,34 ; 15,12). Le vrai remède aux blessures de l'humanité – matérielles comme la faim et les injustices, ou psychologiques et morales, provoquées par un faux bien-être – est une règle de vie fondée sur l'amour fraternel, qui a sa source dans l'amour de Dieu».

à l'Angélus du 3 juillet 2011.

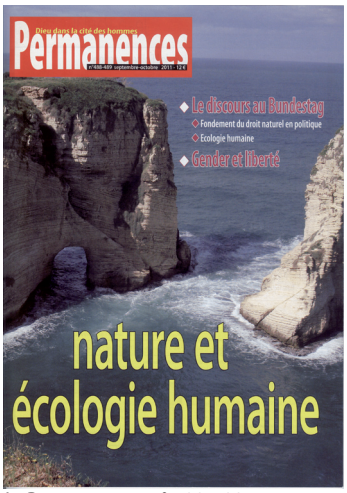
L'homme est en mesure de détruire le monde. Il peut se manipuler lui-même. Il peut, pour ainsi dire, créer des êtres huumains et exclure d'autres êtres humains du fait d'être des hommes.

Comment connaît-on ce qui est juste ?

Comment reconnaissons-nous ce qui est juste? Comment pouvons-nous distinguer entre le bien et le mal, entre le vrai droit et le droit seulement apparent? La demande de Salomon reste la question décisive devant laquelle l'homme politique et la politique se trouvent aussi aujourd'hui.

Pour une grande partie des matières à réglementer juridiquement, le critère de la majorité peut être suffisant. Mais il est éviident que dans les questions fondamentales du droit, où est en jeu la dignité de l'homme et de l'humanité, le principe majoritaire ne suffit pas : dans le processus de formation du droit, chaque personne qui a une responsabilité doit chercher elle-même les critères de sa propre orientation.

Au IIIe siècle, le grand théologien Origène a justifié ainsi la résistance des chrétiens à certains règlements juridiques en vigueur : *«Si quelqu'un se trouvait chez les Scythes qui ont des lois irreligieuses et qu'il fut contraint de vivre parmi eux... celuici certainement agirait de façon très raisonnable si, au nom de la loi de la vérité qui chez les Scythes est justement iIIégalité, il formerait aussi avec les autres qui ont la même opinion, des associations contre le règlement en vigueur...».*



In Permanences n° 488-489.

Sur la base de cette conviction, les combattants de la résistance ont agi contre le régime nazi et contre d'autres régimes totalitaires, rendant ainsi un service au droit et à l'humanité tout entière. Pour ces personnnes, il était évident de façon incontestable que le droit en vigueur était en réalité une injustice.

Mais dans les décisions d'un politicien démocrate, la question de savoir ce qui corresspond maintenant à la loi de la vérité, ce qui est vraiment juste et peut devenir loi, n'est pas aussi évidente. Ce qui, en référence aux questions anthropologiques fondamentales, est la chose juste et peut devenir droit en vigueur, n'est pas du tout évident en soi aujourd'hui.

A la question de savoir comment on peut reconnaître ce qui est vraiment juste et servir ainsi la justice dans la législation, il n'a jamais été facile de trouver la réponse et aujourd'hui, dans l'abondance de nos connaissances et de nos capacités, cette question est devenue encore plus difficile.

Comment connaît-on ce qui est juste ?

Dans l'histoire, les réglements juridiques ont presque toujours ete motivés de façon religieuse: sur la base d'une référence à la divinité on décide ce qui parmi les hommes est juste.

Contrairement aux autres grandes reliigions, le christianisme n'a jamais imposé à l'Etat et à la société un droit révélé, ni un réglement juridique découlant d'une révélation. Il a au contraire renvoyé à la nature et à la raison comme vraies sources du droit; il a renvoyé à l'harmonie entre raison objective et subjective, une harmonie qui toutefois suppose le fait d'être toutes deux les sphères fondées dans la Raison créatrice de Dieu.

Avec cela, les théologiens chrétiens se sont associés à un mouvement philosophiique et juridique qui s'était formé depuis le IIe siècle avant Jésus-Christ. Dans la première moitié du IIe siècle pré-chrétien, il y eut une rencontre entre le droit naturel soocial développé par les philosophes stoïciens et des maîtres influents du droit romain.

Dans ce contact est née la culture juriidique occidentale, qui a été et est encore d'une importance déterminante pour la culture juridique de l'humanité.

Ce lien pré-chrétien entre droit et philoosophie part le chemin qui conduit, à travers le Moyen-Age chrétien, au développement juriodique des Lumières jusqu'à la Déclaration des Droits de l'homme et jusqu'à notre loi fondamentale allemande, par laquelle notre peuple, en 1949, a reconnu les «droits inviolables et inaliénables de l'homme comme fondement de toute communauté humaine, de la paix et de la justice dans le monde».

In Permanences n° 496-497.

Aujourd'hui, nous avons particulièrement besoin que le service de l'Eglise pour le monde soit le fait de fidèles laïcs éclairés, capables d'agir dans la ville avec une volonté de servir qui aille au-delà de l'intérêt personnel, au-delà des visions partisanes. Le bien commun compte plus que le bien de chacun, et il concerne aussi les chrétiens, qui doivent contribuer à la naissance d'une nouvelle éthique publique. Les chrétiens, et surtout les jeunes, sont appelés à opposer à la méfiance envers l'engagement politique et social, l'engagement et l'amour de la responsabilité, animés par la charité évangélique qui exige de ne pas s'enfermer sur soi, mais de s'occuper des autres. J'appelle les jeunes à savoir penser grand : ayez le courage d'oser ! Soyez prêts à donner une nouvelle saveur à la société civile, avec le sel de l'honnêteté et de l'altruisme désintéressé.

Discours à Sansepolcro, 13 mai 2012.

La raison ouverte au langage de l'être

Pour le développement du droit et pour le développement de l'humanité, il a été décisif que les théologiens chrétiens aient pris position contre le droit religieux demandé par la foi dans les divinités, et se soient mis du côté de la philosophie, reconnaissant la raison et la nature dans leur corrélation comme source juridique valable pour tous.

Saint Paul avait déjà fait ce choix quand, dans sa Lettre aux Romains, il affirmait : *«Quand des païens privés de la Loi [la Torah d'Israël] accomplissent naturellement les prescriptions de la Loi... ils se tiennent à eux-mêmes lieu de Loi ; ils montrent la réalité de cette loi inscrite en leur coeur, à preuve le téémoignage de leur conscience».*

Ici apparaissent les deux concepts fondamentaux de nature et de conscience, où «conscience» n'est autre que le «cœur doocile» de Salomon, la raison ouverte au lanngage de l'être.

Si avec cela jusqu'à l'époque des Lumièères, de la Déclaration des Droits de l'Homme jusqu'après la seconde guerre mondiale et jusqu'à la formation de notre Loi Fondaamentale, la question des fondements de la législation semblait claire, un dramatique changement de la situation est arrivé au cours du dernier demi-siècle.

L'idée du droit naturel est considéré aujourd'hui comme une doctrine catholiique plutôt singulière, sur laquelle il ne vauudrait pas la peine de discuter en dehors du milieu catholique, de sorte qu'on a presque honte d'en mentionner même seulement le terme.

Une vision positiviste de la raison

Je voudrais brièvement indiquer comment il se fait que cette situation se soit créée. Avant tout, la thèse selon laquelle enntre l'être et le devoir être il y aurait un abîme insurmontable est fondamentale.

Du fait d'être ne pourrait pas découler un devoir, parce qu'il s'agirait de de deux doomaines absolument différents. La base de cette opinion. La base de cette opinion est la conception positiviste, aujourd'hui perssque généralement adoptée. Si on considère la nature -avec les paroles de Hans Kelsenncomme- «un agrégat de données objectives jointes les unes aux autres comme causes et effets», alors aucune indication qui soit en quelque manière de caractère éthique ne peut réellement en découler.

Une conception positiviste de la nature, qui entend la nature de façon purement fonctionnelle, comme les sciences naturellles la reconnaissent, ne peut créer aucun pont entre vers l'ethos et le droit, mais susciter de nouveau seulement des réponses fonctionnelles.

La même chose, cependant, vaut aussi pour la raison dans une visison positiviste, qui chez beaucoup est considérée comme l'unique vision scientifique. Dans cette viision, ce qui n'est pas vérifiable ou falsifiable ne rentre pas dans le domaine de la raison au sens strict. C'est pourquoi l'ethos et la reeligion doivent être assimilés au domaine du subjectif et tombent hors du domaine de la raison au sens strict.

Là où la domination exclusive de la raison positive est en vigueur et cela est en grande partie le cas de notre conscience publique les sources classiques de connaissances de l'ethos et du droit sont mises hors-jeu. C'est une situation dramatique qui nous concerrne tous et sur laquelle un débat public est nécessaire; une intention essentielle de ce discours est d'y inviter d'urgence.

Etre homme dans toute son ampleur

Le concept positiviste de nature et de raison, la vision positiviste du monde est dans son ensemble une partie importante de la connaissance humaine et de la capacité humaine, à laquelle nous ne devons absolument pas renoncer. Mais elle-même dans son ensemble n'est pas

Conseils à ceux qui sont appelés à garder la chose publique

«Je voudrais aborder brièvement quelques principes, que saint Ambroise suivait et qui sont toujours valables pour ceux qui sont appelés à garder la chose publique.

Dans son commentaire sur l'Évangile de Luc, Ambroise souligne que *"l'institution du pouvoir dérive si bien de Dieu, que celui qui l'exerce est lui-même un ministre de Dieu"* (*Expositio Evangelii secundum Lucam*, IV, 29). Ces mots peuvent sembler étranges aux hommes du III[e] millénaire, mais ils indiquent clairement une vérité centrale de la personne humaine, qui est le fondement solide de la vie sociale : aucun pouvoir de l'homme ne peut se considérer comme divin, et donc aucun homme n'est le maître d'un autre homme. Ambroise le rappellera courageusement à l'empereur, en lui écrivant : *"Même Toi, ô auguste empereur, tu es un homme"* (*Epistula* 51.11).

Nous pouvons tirer un autre élément de l'enseignement de saint Ambroise. La première qualité de celui qui gouverne est la justice, vertu publique par excellence, car elle concerne le bien de toute la communauté. Pourtant, elle ne suffit pas. Ambroise l'accompagne d'une autre qualité : l'amour pour la liberté, qu'il considère comme l'élément qui sépare les bons dirigeants et les mauvais, parce que, comme il l'écrit dans une autre lettre, *"les bons aiment la liberté, les réprouvés aiment la servitude"* (*Epistula* 40, 2).

La liberté n'est pas un privilège pour certains, mais un droit pour tous, un droit précieux que le pouvoir civil doit assurer. Toutefois, la liberté ne signifie pas arbitraire de l'individu, mais implique plutôt la responsabilité de chacun. Là se trouve l'un des principaux éléments de la laïcité de l'État: assurer la liberté afin que tous puissent proposer leur vision de la vie commune, toujours, cependant, dans le respect de l'autre et dans le contexte des lois qui visent au bien de tous.

D'autre part, dans la mesure où l'on a dépassé le concept d'État confessionnel, il semble clair, dans tous les cas, que ses lois doivent trouver justification et force dans la loi naturelle, qui est le fondement d'un ordre adéquat à la dignité de la personne humaine, surmontant une conception purement positiviste de laquelle ne peuvent dériver des indications qui soient, d'une certaine façon, de caractère éthique. L'État est au service et pour la protection de la personne et de son «bien-être» dans ses multiples aspects, à commencer par le droit à la vie, dont ne peut jamais être consentie la suppression délibérée. Chacun peut alors voir combien la législation et l'action des institutions étatiques devraient être particulièrement au service de la famille. L'État est appelé à reconnaître l'identité propre de la famille fondée sur le mariage et ouverte à la vie, et aussi le droit primaire des parents à la libre éducation et formation des enfants, selon le projet éducatif qu'ils jugent valable et pertinent. On ne rend pas justice à la famille, si l'État ne soutient pas la liberté d'éducation pour le bien commun de la société toute entière».

Milan, 2 juin 2012

Cette citation de Benoît XVI est extraite de notre n° 496-497.

une culture qui corresponde et soit suffisante au fait d'être homme dans toute son ampleur.

Là où la raison positive s'estime comme la seule culture suffisante, reléguant touutes les autres réalités culturelles à l'état de sous-culture, elle réduit l'homme ou même menace son humanité.

Je le dis justement en ce qui concerne l'Europe, dans laquelle de vastes miieux cherchent à reconnaître seulement le positiivisme comme culture commune et comme fondement commun pour la formation du droit, alors que toutes les autres convictions et les autres valeurs de notre culture sont réduites à l'état de sous-culture. Avec cela l'Europe se place, face aux autres cultures du monde, dans une condition de manque de culture et suscite dans le même temps des courants extrémistes et radicaux

La raison positive exclusiviste

La raison positive, qui se présente de faaçon exclusiviste et n'est pas en mesure de percevoir quelque chose au-delà de ce qui est fonctionnel, ressemble à des édifices de béton armé sans fenêtres, où nous nous donnons le climat et la lumière tous seuls et nous ne voulons plus recevoir ces deux choses du vaste monde de Dieu.

Toutefois nous ne pouvons pas nous imaginer que dans ce vaste monde autooconstruit nous puisons en secret également aux «ressources» de Dieu, que nous transsformons en ce que nous produisons. Il faut ouvrir à nouveau tout grand les fenêtres. Nous devons voir de nouveau l'étendue du monde, le ciel et la terre et apprendre à utiiliser tout cela de façon juste.

Comment comment cela se réalise-t-i1 ?

Comment trouvons-nous l'entrée dans l'étendue, dans l'ensemble ? Comment la raison peut-elle retrouver sa grandeur sans glisser dans l'irrationnel ? Comment la naature peut-elle apparaître de nouveau dans sa vraie profondeur, dans ses exigences et avec ses indications?

Un cri qui aspire à l'air frais

Je rappellerai ici un processus de la récente histoire politique, espérant ne pas être trop mal compris ni susciter trop de polémiques unilatérales.

L:apparition du mouvement écologique dans la politique allemande à partir des années 70, bien que n'ayant peut-être pas ouvert tout grand les fenêtres, a toutefois été et demeure un cri qui aspire à l'air frais, un cri qui ne peut pas être ignoré ni être mis de côté, parce qu'on y entrevoit trop d'irraationnalité.

Des personnes jeunes s'étaient rendu compte qu'il y avait quelque chose qui n'alllait pas dans nos relations avec la nature; que la matière n'est pas seulement un maatériel que nous pouvons utiliser, mais que la terre porte en elle sa propre dignité et que nous devons suivre ses indications. Il est clair que je ne fais pas ici de la propagande pour un parti politique déterminé - rien ne m'est plus étranger que cela. Quand, dans notre relation avec la réalité, il ya quelque chose qui ne va pas, alors nous devons tous réfléechir séreiusement sur l'ensemble et nous sommes tous renvoyés à la questions des fondements de notre culture elle-même.

L'homme aussi possède une nature Qu'il me soit permis de m'arrêter encore un moment sur ce point. L'importance

Redécouvrir la conscience

«Si la conscience, selon la pensée moderne prédominante, est réduite au domaine du subjectif, où sont reléguées la religion et la morale, la crise de l'Occident n'a pas de remède et l'Europe est destinée à la régression. Si au contraire la conscience est redécouverte comme lieu de l'écoute de la vérité et du bien, lieu de la responsabilité devant Dieu et devant les frères en humanité – qui est la force contre toute dictature – alors il y a de l'espérance pour l'avenir».

Zagreb, 4 juin 2011.

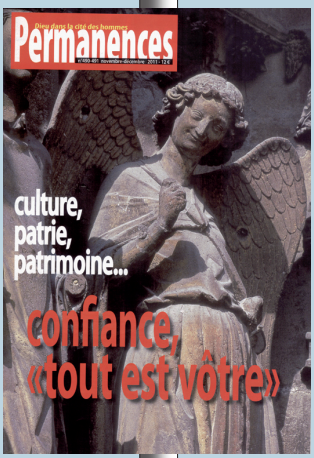
«Au centre il y a la dignité de l'homme, qui est toujours une fin et jamais un moyen ; à partir de là se trouvent éclaircies les grandes questions d'actualité de la problématique sociale, en opposition critique tant au marxisme qu'au libéralisme»

Cardinal Joseph Ratizinger,
25 ans de pontificat de Jean-Paul II

Ces deux citations de Benoît XVI sont extraites de notre n° 484-485.

«La sécularisation dénature de l'intérieur et en profondeur la foi chrétienne et, en conséquence, le style de vie et le comportement quotidien des croyants. Ceux-ci vivent dans le monde et sont souvent marqués, sinon conditionnés, par la culture de l'image qui impose ses modèles et ses sollicitations contradictoires, dans la négation pratique de Dieu : on n'a plus besoin de Dieu, de penser à Lui, ou de revenir vers Lui».

Discours aux membres du Conseil pontifical pour la culture, 2008.



«Les conséquences actuelles et évidentes de la sécularisation, l'apparition de nouveaux mouvements sectaires, l'insensibilité diffuse à l'égard de la foi chrétienne, la nette tendance à la fragmentation, rendent difficile de se concentrer sur une référence unifiante qui encourage la formation d'une seule famille de frères et sœurs dans des sociétés qui deviennent toujours plus multi-ethniques et interculturelles».

Dans ce contexte, les migrants arrivent souvent «dans des pays où les chrétiens constituent une minorité ou dans lesquels l'antique tradition de foi n'est plus une conviction personnelle, ni une confession communautaire, mais est réduite à un fait culturel».

Message pour la 98e journée des migrants, 2012.

Ces citations de Benoît XVI sont extraites de notre n° 490-491.

de l'écologie est désormais indiscutable. Nous devons écouter le langage de la nature et y répondre avec cohérence. Je voudrais ceependant aborder avec force un point qui est, aujourd'hui comme hier, largement nééglgé : il existe aussi une écologie de l'homme. L'homme aussi possède une nature qu'il doit respecter et qu'il ne peut manipuler à volonté. L'homme n'est pas seulement une liberté qui se crée de soi. L'homme ne se crée pas lui-même. Il est esprit et volonté, mais il est aussi nature, et sa volonté est juste quand il respecte la nature, l'écoute et quand il s'accepte lui-même pour ce qu'il est, et qu'il accepte qu'il ne s'est pas créé de soi. C'est justement ainsi et seulement ainsi que se réalise la véritable liberté humaine.

Revenons aux concepts fondamentaux de nature et de raison d'où nous étions partis. Le grand théoricien du positivisme juriique, Kelsen, en 1965 à l'âge de 84 ans, abanndonna le dualisme d'être et de devoir être.

Il avait dit auparavant que les normes peuuvent découler seulement de la volonté. En conséquence, la nature pourrait renfermer en elle des normes seulement - ajouta-t-il - si une volonté avait mis en elle ces normes.

D'autre part, disait-il, cela présupposerait un Dieu créateur, dont la volonté s'est introoduite dans la nature. *«Discuter sur la vérité de cette foi est une chose absolument vaine»*, note-t-il à ce sujet.

Ordre de la nature et Raison créatrice

L'est-ce vraiment, voudrais-je demander. Est-ce vraiment privé de sens que de réfléchir pour savoir si la raison objective qui se manifeste dans la nature ne suppose pas une Raison créatrice, un Creator Spiritus ? A ce point, le patrimoine culturel de l'Euurope devrait nous venir en aide. Sur la base de la conviction de l'existence d'un Dieu créateur se sont développées l'idée des droits de l'homme, l'idée d'égalité de tous les hommes devant la loi, la connaissance de l'inviolabilité de la dignité humaine en chaque personne et la conscience de la responsabilité des hommes pour leur agir.

Ces connaissances de la raison constiituent notre mémoire culturelle. L'ignorer ou la considérer comme simple passé serait une amputation de notre culture dans son ensemble et la priverait de son intégralité.

La culture de l'Europe est née de la rencontre entre Jérusalem, Athènes et Rome ; de la rencontre entre la foi dans le Dieu d'Isarël, la raison philosophique des Grecs et la pensée juridique de Rome.

Cette triple rencontre forme l'identité profonde de l'Europe. Dans la conscience de la responsabilité de l'homme devant Dieu et dans la reconnaissance de la digniité inviolable de l'homme, de tout homme, cette rencontre a fixé des critères du droit, et les défendre est notre tâche en ce moment historique.

Au jeune roi Salomon, au moment de son accession au pouvir, une requête a été acccordée. Qu'en serait-il si à nous, législateurs d'aujourd'hui, était concéder d'avancer une requête ? Que demanderions-nous ? Je pense qu'aujourd'hui aussi, en dernière analyse, nous ne pourrions pas désirer autre chose qu'un cœur docile - la capacité de distinguer le bien du mal et d'établir ainnsi le vrai droit, de servir la justice et la paix. ■

Travailler en faveur du bien commun

➪ «Il faut ensuite prendre en grande considération le bien commun. Aimer quelqu'un, c'est vouloir son bien et mettre tout en œuvre pour cela. À côté du bien individuel, il y a un bien lié à la vie en société: le bien commun. C'est le bien du 'nous-tous', constitué d'individus, de familles et de groupes intermédiaires qui forment une communauté sociale. Ce n'est pas un bien recherché pour lui-même, mais pour les personnes qui font partie de la communauté sociale et qui, en elle seule, peuvent arriver réellement et plus efficacement à leur bien. C'est une exigence de la justice et de la charité que de vouloir le bien commun et de le rechercher. Œuvrer en vue du bien commun signifie d'une part, prendre soin et, d'autre part, se servir de l'ensemble des institutions qui structurent juridiquement, civilement, et culturellement la vie sociale qui prend ainsi la forme de la polis, de la cité. On aime d'autant plus efficacement le prochain que l'on travaille davantage en faveur du bien commun qui répond également à ses besoins réels...». (CIV -7)

➪ «Tout chrétien est appelé à vivre cette charité, selon sa vocation et selon ses possibilités d'influence au service de la pólis.

➪ «C'est là la voie institutionnelle – politique peut-on dire aussi – de la charité, qui n'est pas moins qualifiée et déterminante que la charité qui est directement en rapport avec le prochain, hors des médiations institutionnelles de la cité». (CIV- 7)

Travaillerde manière responsable

➪ «Dans la pratique, qu'est-ce que cela veut dire promouvoir la vérité morale dans le monde de la politique et de la diplomatie ?
Cela signifie agir de manière responsable à partir de la connaissance objective et complète des faits.
Cela veut dire déstructurer des idéologies politiques qui finissent par supplanter la vérité et la dignité humaine et veulent promouvoir des pseudo-valeurs sous le couvert de la paix, du développement et des droits humains.
Cela veut dire favoriser un engagement constant pour fonder la loi positive sur les principes de la loi naturelle».

Message 2011, Liberté religieuse – Chemin pour la paix

➪ «Les fidèles laïcs ne peuvent absolument pas renoncer à la participation à la politique (...) C'est-à-dire à l'action multiforme, économique, sociale, législative, administrative, culturelle qui a pour but de promouvoir organiquement et par les institutions le bien commun».

Note doctrinale à propos de questions sur l'engagement et le comportement des catholiques dans la vie politique publiée le 24 novembre 2002 par la Congrégation pour la Doctrine de la Foi.

LA PERSONNE DE JEAN-PAUL II VUE PAR LE CARDINAL RATZINGER[1] Cette présentation de Jean-Paul II permet de saisir sa vision de l'Homme qui ne sépare pas expérience, raison et foi. Au bout de dix ans de pontificat de Jean- Paul II, la grandeur de son message apparaissait déjà immense. L'analyse du Cardinal Ratzinger découvre aussi la force de «l'amitié» qui a lié le futur pape Benoît XVI au Bienheureux Jean-Paul II.

Le pape qui a vécu comme une nécessité, la responsabilité politique de la foi[2]

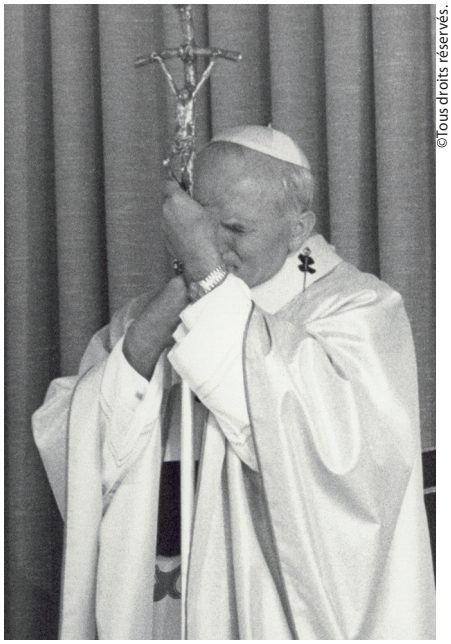
La personne du Pape est celle d'un «Père»

Jean-Paul II est sans conteste celui qui, à notre époque, a rencontré personnellement le plus grand nombre d'êtres humains. Un nombre incalculable de personnes auxquelles il a serré la main, il a parlé, avec lesquelles il a prié et qu'il a bénies.

Si sa charge élevée peut engendrer une certaine distance, son rayonnement personnel crée en revanche la proximité. Même chez les personnes simples, incultes, pauvres, il ne suscite pas une impression de supériorité, d'inaccessibilité ou de crainte, ces sentiments qui frappent si souvent ceux qui se trouvent dans le vestibule des puissants, des autorités.

Lorsque l'on a ensuite un contact personnel avec lui, c'est comme si on le connaissait depuis longtemps, comme si on parlait avec un parent proche, avec un ami. Le titre de «Père» (Pape) n'apparaît plus seulement comme un titre, mais comme l'expression de ce rapport réel que l'on éprouve vraiment face à lui.

Tout le monde connaît Jean-Paul II : son visage, sa manière caractéristique de se déplacer et de parler; son immersion dans la prière, sa joie spontanée. Certaines de ses paroles sont inscrites de manière indélébile dans la mémoire, à commencer par le rappel passionné avec lequel il s'est présenté au début de son pontificat : *«Ouvrez grandes les portes au Christ, n'ayez pas peur de Lui !».*



©Tous droits réservés.

Ou bien encore celles-ci : *«On ne peut pas vivre à l'essai, on ne peut pas aimer à l'essai!».* Dans des paroles comme celles-ci, se trouve synthétisé tout un pontificat. C'est comme s'il voulait ouvrir partout des voies d'accès au Christ, comme s'il désirait rendre accessible à tous les hommes le passage vers la vie véritable, vers l'amour véritable.

Si, comme Paul, on le trouve toujours inlassablement en chemin, jusqu'aux *«confins de la terre»*, s'il veut être proche de tous et ne perdre aucune occasion d'annoncer la Bonne Nouvelle, ce n'est pas à des fins publicitaires ou par soif de popularité, mais pour que se réalise en lui la parole apostolique : *Caritas Christi urget nos* (2 Co 5, 14). A ses côtés on le perçoit : l'homme lui tient à cœur parce que Dieu lui tient à cœur.

Participer à sa prière

Très probablement on connaît mieux Jean-Paul II lorsque l'on a concélébré avec lui et que l'on s'est laissé attirer dans l'intense silence de sa prière, plus qu'en analysant ses livres ou ses discours. Car c'est en participant à sa prière que l'on puise ce qui est propre à sa nature, au-delà de toute parole.

A partir de ce centre-là s'explique aussi pourquoi, tout en étant un grand intellectuel qui, dans le dialogue culturel du monde contemporain, possède une voix qui lui est propre et d'importance, il a aussi conservé cette simplicité qui lui permet de communiquer avec n'importe quelle personne.

Jean-Paul II s'est identifié à l'Eglise

Ici se manifeste un autre élément de cette grande capacité d'intégration, qui distingue le Pape qui vient de Pologne : avoir remplacé le classique «nous» du style pontifical par le «je» personnel et immédiat de l'écrivain et de l'orateur.

Une semblable révolution stylistique ne doit pas être sous-évaluée. Au premier abord cela peut nous sembler l'élimination évidente d'un usage désuet, qui n'était plus de notre temps. Mais il ne faut pas oublier que ce «nous» n'était pas seulement une formule de

rhétorique courtisane. Lorsque le Pape parle, il ne parle pas en son nom. A ce moment-là, en dernière analyse, n'ont plus aucune importance les théories ou les opinions privées qu'il a élaborées au cours de sa vie, aussi grande que fût leur élévation intellectuelle.

Le Pape ne parle pas comme un homme docte, avec son moi privé ou, pour ainsi dire, comme un soliste sur la scène de l'histoire spirituelle de l'humanité. Il parle en puisant au «nous» de la foi de toute l'Eglise, derrière laquelle le moi a le devoir de disparaître.

Il me vient à l'esprit à cet égard le grand Pape humaniste Pie II, Enea Silvio Piccolomini, qui en tant que Pape devait parfois dire, en puisant justement au «nous» de son magistère pontifical, des choses en contradiction avec les théories de ce docte humaniste qu'il avait précédemment été lui-même. Lorsque de telles contradictions apparaissaient, il répondait généralement : *Eneam reicite, Pium recipite* (*«Oubliez Enea, écoutez Pie, le Pape»*).

En un certain sens, ce n'est pas un phénomène anodin, si le «je» remplace le «nous». Mais qui fait l'effort d'étudier avec attention tous les écrits du Pape Jean-Paul II, comprend très vite que ce Pape sait très bien distinguer les opinions personnelles de Karol Wojtyla et son enseignement magistériel en tant que Pape ; mais il sait aussi reconnaître que les deux choses ne sont pas réciproquement hétérogènes, mais reflètent une unique personnalité nourrie par la foi de l'Eglise. Le moi, la personnalité, est entièrement entrée au service du «nous». Il n'a pas rétrogradé le «nous» sur le plan subjectif des opinions privées, mais lui a simplement conféré la densité d'une personnalité tout entière façonnée par ce «nous», tout entière consacrée à son service.

Je crois que cette fusion, mûrie dans la vie et dans la réflexion de foi, entre le «nous» et le «je» fonde de manière essentielle la fascination de cette figure de Pape. La fusion lui permet d'agir dans sa charge sacrée de manière tout à fait libre et naturelle ; elle lui permet d'être en tant que Pape entièrement lui-même, sans devoir craindre de trop faire glisser la charge dans le subjectif.

Comment s'est formée cette identification avec l'Eglise ?

Mais comment cette unité s'est-elle formée ? De quelle manière un cheminement personnel de foi, de pensée, de vie conduit à tel point au centre de l'Eglise ? C'est une question qui va bien au-delà de la simple curiosité biographique. Car c'est cette «identification» avec l'Eglise sans aucun voile d'hypocrisie et de schizophrénie qui semble impossible aujourd'hui à beaucoup d'hommes qui sont tourmentés dans leur foi.

> C'est une intervention de la Providence qui a voulu qu'à notre époque monte sur la chaire de Pierre un "philosophe" qui fait de la philosophie non pas comme une science de manuel, mais qui part du travail nécessaire pour supporter le choc de la réalité et de la rencontre avec l'homme qui cherche et qui demande.

Dans la théologie, cela est devenu entre temps une sorte de coquetterie à la mode d'afficher une distance critique à l'égard de la foi de l'Eglise et de faire sentir au lecteur que lui, le théologien, n'est pas si ingénu, si acritique et servile au point de placer sa pensée tout entière au service de cette foi.

De cette manière, tandis que la foi est dévaluée, les propositions hâtives de ces théologiens ne s'en trouvent en rien réévaluées ; elles vieillissent aussi hâtivement qu'elles sont nées.

Cela suscite alors à nouveau un grand désir non seulement de repenser intellectuellement la foi de manière loyale, mais aussi de pouvoir la vivre de manière nouvelle.

Une phase de formation déterminante

La vocation de Karol Wojtyla mûrit lorsqu'il travaillait dans une usine de produits chimiques, pendant les horreurs de la guerre et de l'occupation. Il a lui-même défini cette période de quatre ans, vécue dans le monde ouvrier, comme la phase de formation la plus déterminante de sa vie. Dans ce contexte, il a étudié la philosophie, en l'apprenant avec difficulté dans les livres, et le savoir philosophique se présentait à lui au premier abord comme une jungle impénétrable.

Son point de départ a été la philologie, l'amour pour la langue, combinée à l'application artistique de la langue, en tant que représentation de la réalité dans une forme nouvelle de théâtre. Ainsi est née cette espèce particulière de «philosophie» caractéristique du Pape. C'est une pensée en dialectique avec le concret, une pensée fondée sur la grande tradition, mais toujours à la recherche de sa vérification dans la réalité présente. Une pensée qui naît d'un regard artistique et, dans le même temps, est guidée par l'attention du pasteur : tournée vers l'homme pour lui indiquer le chemin.

Saisir le rapport entre le concept et l'expérience

Il me semble intéressant de suivre dans un premier temps la série chronologique des auteurs déterminants qu'il rencontra au cours de sa formation. Le premier a été, comme il le rapporte lui-même dans son entretien avec André Frossard, un manuel d'introduction à la métaphysique. Si d'autres étudiants tentent uniquement de comprendre d'une manière ou d'une autre la logique d'ensemble de la structure conceptuelle exposée dans le texte et de la fixer dans leur esprit, en lui commença en revanche une lutte pour une compréhension réelle, c'est-à-dire pour saisir le rapport entre concept et expérience, et effectivement, après deux mois de travail difficile, vint comme l'on dit «l'illumination» : *«Je découvris quel sens profond avait tout ce que j'avais d'abord uniquement vécu et pressenti».*

Puis vint la rencontre avec Max Scheler et, ensuite, avec la phénoménologie. Cette école philosophique avait la préoccupation, après des controverses infinies sur les frontières et les possibilités de la connaissance humaine, de voir à nouveau simplement les phénomènes comme ils apparaissent, dans leur variété et dans leur richesse. Cette précision du voir, cette intelligence de l'homme, non pas à partir d'abstractions et de principes théoriques, mais en cherchant à saisir dans l'amour sa

réalité, a été et demeure décisive pour la pensée du Pape.

Enfin, il découvrit assez tôt, avant même sa vocation au sacerdoce, l'œuvre de saint Jean de la Croix, à travers laquelle il s'ouvrit au monde de l'intériorité, *«de l'âme ayant mûri dans la grâce»*. Les éléments métaphysique, mystique, phénoménologique et esthétique, en se reliant, ouvrent le regard vers les multiples dimensions de la réalité et deviennent à la fin une unique perception synthétique, capable de se mesurer avec tous les phénomènes et d'apprendre à les comprendre, en les transcendant justement.

Une synthèse originale

La crise de la théologie post-conciliaire est dans une large mesure la crise des fondements philosophiques. La philosophie présentée dans les écoles de théologie manquait de richesse perceptive ; il lui manquait la phénoménologie et il lui manquait la dimension mystique. Mais lorsque les fondements philosophiques ne sont pas précisés, le sol se dérobe ensuite sous les pieds de la théologie. Parce qu'alors il n'est plus clair de saisir jusqu'à quel point l'homme connaît véritablement la réalité, et quelles sont les bases à partir desquelles il peut penser et parler.

Ainsi, il me semble que c'est une intervention de la Providence qui a fait qu'à notre époque soit monté sur la chaire de Pierre un «philosophe», qui fait de la philosophie non pas comme une science de manuel, mais qui part du travail nécessaire pour supporter le choc de la réalité et de la rencontre avec l'homme qui cherche et qui demande.

Karol Wojtyla a été et il est encore l'homme. Son intérêt scientifique fut toujours plus marqué par sa vocation de pasteur. On comprend là que sa collaboration à la Constitution conciliaire sur l'Eglise dans le monde contemporain, dont le texte est marqué de manière centrale par la préoccupation pour l'homme, est devenue une expérience décisive pour le futur Pape.

L'homme au centre de sa pensée

«Le chemin de l'Eglise, c'est l'homme». Cette thématique très concrète et très radicale dans sa profondeur, s'est toujours trouvée et se trouve encore au centre de sa pensée qui est aussi action.

Il en est résulté que la question de la théologie morale est devenue le centre de son intérêt théologique. Cela aussi était une importante prédisposition humaine par rapport à la tâche de pasteur suprême de l'Eglise. Car la crise de l'orientation philosophique se manifeste du point de vue théologique surtout comme crise de la norme théologico-morale. Ici se trouve le lien entre philosophie et théologie, le pont entre la recherche rationnelle sur l'homme et la tâche théologique, et il est si évident, qu'il est impossible de s'y soustraire.

Là où s'écroule l'ancienne métaphysique, les commandements aussi perdent leur lien intérieur: alors la tentation devient grande de les réduire au plan uniquement historique et culturel.

Karol Wojtyla avait appris de Max Scheler à explorer, avec une sensibilité humaine jusqu'alors inconnue, l'essence de la virginité, du mariage, de la maternité et de la paternité, le langage du corps et, par conséquent, l'essence de l'amour. Il a synthétisé dans sa pensée les nouvelles découvertes du personnalisme, mais ainsi il a aussi appris à nouveau à comprendre que le corps lui-même parle, que la création parle et nous indique les voies à parcourir: la pensée de l'époque moderne a ouvert pour la théologie morale une dimension nouvelle, et Wojtyla l'a perçue dans une implication continuelle de réflexions et d'expérience, de vocation pastorale et spéculative et il l'a comprise dans son unité avec les grands thèmes de la tradition.

Responsabilité politique de la foi

Un autre élément encore a été important pour ce chemin de vie et de pensée, pour l'unité d'expérience, de pensée et de foi. Toute la bataille de cet homme ne s'est pas déroulée dans un cercle plus ou moins privé, uniquement dans l'espace interne de l'usine ou dans un séminaire. Elle était entourée des flammes de la grande histoire.

La présence de Karol Wojtyla à l'usine fut la conséquence de l'arrestation de ses professeurs universitaires. La tranquillité du cursus académique fut interrompue et remplacée par une période très dure au contact du peuple opprimé. L'appartenance au grand séminaire du cardinal Sapieha était déjà, en tant que telle, un acte de résistance. Ainsi, la question de la liberté, de la dignité et des droits de l'homme, de la responsabilité politique de la foi, ne pénétra pas la pensée du jeune théologien comme un simple problème théorique. C'était la nécessité, très réelle et concrète, de ce moment historique.

Encore une fois, la situation particulière de la Pologne, située au point d'intersection entre l'Est et l'Ouest, était devenue le destin de ce pays. Les critiques du Pape observent fréquemment que, en tant que Polonais, il ne connaît vraiment que la piété traditionnelle, sentimentale, de son pays et ne peut donc pas pleinement comprendre les questions complexes du monde occidental.

Rien de plus insensé qu'une semblable remarque, qui trahit une ignorance complète de l'histoire. Il suffit de lire l'encyclique *Slavorum apostoli* pour se faire l'idée que c'est précisément de cet héritage polonais dont avait besoin le Pape pour pouvoir penser à l'intérieur d'une multiplicité de culture. La Pologne étant un point d'intersection des civilisations, en particulier des traditions germaniques, romanes, slaves et grecques-byzantines, la question du dialogue des diverses cultures est en Pologne, sous de nombreux aspects, plus ardente qu'ailleurs. Et c'est précisément pourquoi ce Pape est un Pape vraiment œcuménique et vraiment missionnaire, préparé de manière providentielle, dans ce sens aussi, à affronter les questions de la période ayant suivi le Concile Vatican II.

Revenons encore une fois à l'intérêt pastoral et anthropologique du Pape. *«Le chemin de l'Eglise c'est l'homme»*. Le sens authentique de cette affirmation, souvent mal interprétée, de l'encyclique *Redemptor hominis* ne peut être vraiment comprise que si l'on rappelle que pour le Pape «l'homme» au sens plein est Jésus Christ. Sa passion pour l'homme n'a rien à voir avec un anthropocentrisme autosuffisant. Ici l'anthropocentrisme est ouvert vers le haut.

Tout anthropocentrisme visant à effacer Dieu comme concurrent de l'homme s'est déjà depuis longtemps

(1) Traduction intégrale d'un article tiré de l'ouvrage *Jean-Paul II pèlerin de l'Evangile* (Cinisello Balsamo, Edizioni Paoline - Editrice Saie, Turin 1988), publié par l'*Osservatore Romano* du 5 mai 2011. Le cardinal Ratzinger y présentait les aspects fondamentaux des dix premières années du pontificat de Karol Wojtyla. **(2)** Les inter-titres sont de la rédaction.

renversé en ennui de l'homme et pour l'homme. L'homme ne peut plus se considérer comme le centre du monde. Et il a peur de lui-même en raison de sa propre puissance destructrice.

Lorsque l'homme est placé au centre du monde, en en excluant Dieu, l'équilibre d'ensemble est bouleversé : résonne alors la parole de la Lettre aux Romains (8, 19. 21-22), où il est dit que le monde est entraîné dans la douleur et dans les gémissements de l'homme ; corrompu par Adam, il est depuis lors en attente de l'apparition des fils de Dieu, de leur libération.

Précisément parce que le Pape a l'homme à cœur, il voudrait ouvrir les portes au Christ. Car c'est uniquement avec la venue du Christ que les fils d'Adam peuvent devenir fils de Dieu, et l'homme et la création entrer dans leur liberté.

L'anthropocentrisme du Pape est donc, dans son noyau le plus profond, un théocentrisme. Si sa première encyclique est apparue comme tout entière concentrée sur l'homme, ses trois grandes encycliques se coordonnent naturellement entre elles en un grand triptyque trinitaire : l'anthropocentrisme est chez le Pape un théocentrisme, parce qu'il vit sa vocation pastorale à partir de la prière, il fait son expérience de l'homme dans la communion avec Dieu et c'est à partir de là qu'il a appris à la comprendre.

© Tous droits réservés.

Une rencontre avec le Christ

Une dernière remarque. Le profond amour du Pape pour Marie est assurément, avant tout, un héritage qui lui vient de sa patrie polonaise. Mais l'encyclique mariale démontre combien cette piété mariale a été en lui bibliquement approfondie dans la prière et dans la vie. De la même manière que sa philosophie a été rendue plus concrète et vivifiée à travers la phénoménologie, c'est-à-dire à travers le regard sur la réalité qui apparaît, ainsi le rapport avec le Christ ne reste pas pour le Pape dans l'abstrait des grandes vérités dogmatiques, mais devient une rencontre concrète et humaine avec le Seigneur dans toute sa réalité et de cette manière logiquement aussi une rencontre avec la Mère, dans laquelle l'Israël croyant et l'Eglise en prière se sont faits personne.

Encore une fois, c'est toujours et seulement à partir de cette proximité concrète, où l'on voit le mystère du Christ dans toute la richesse de sa plénitude divine et humaine, que le rapport avec le Seigneur reçoit sa chaleur et sa vitalité. Et naturellement c'est quelque chose qui se répercute sur toute l'image de l'homme que cette réponse de la foi ait pris figure pour toujours dans une femme, en Marie.

Le verbe de l'Eglise

Qu'ai-je voulu dire avec tout cela ? Mon but était de démontrer l'unité entre le mystère et la personne dans la figure du Pape Jean-Paul II. Il s'est réellement «identifié» avec l'Eglise, et il peut donc en être aussi la voix.

Tout cela n'est pas dit pour glorifier une créature humaine, mais pour démontrer que croire n'éteint pas la pensée et n'a pas besoin de mettre entre parenthèses l'expérience de notre temps. Au contraire, seule la foi donne à la pensée son ouverture et à l'expérience tout son sens. L'homme ne devient pas libre lorsque qu'il devient un soliste, mais lorsqu'il parvient à trouver le grand contexte auquel il appartient.

Dix ans de pontificat de Jean-Paul II. La grandeur de son message apparaît déjà à présent presque incalculable, immense. J'ai voulu tenter d'évoquer en quelques traits les énergies fondamentales qui en constituent la force profonde et, en même temps, de rendre ainsi plus compréhensible la direction qu'il nous indique. Le Seigneur veuille nous conserver longtemps ce Pape, pour qu'il soit pour nous un guide sur la route vers le troisième millénaire de l'histoire chrétienne. ■

«"N'ayez pas peur ! Ouvrez, ouvrez toutes grandes les portes au Christ !". Ce que le Pape nouvellement élu demandait à tous, il l'a fait lui-même le premier : il a ouvert au Christ la société, la culture, les systèmes politiques et économiques, en inversant avec une force de géant - force qui lui venait de Dieu - une tendance qui pouvait sembler irréversible. Par son témoignage de foi, d'amour et de courage apostolique, accompagné d'une grande charge humaine, ce fils exemplaire de la nation polonaise a aidé les chrétiens du monde entier à ne pas avoir peur de se dire chrétiens, d'appartenir à l'Église, de parler de l'Évangile. En un mot : il nous a aidés à ne pas avoir peur de la vérité, car la vérité est garantie de liberté. De façon plus synthétique encore : il nous a redonné la force de croire au Christ, car le Christ est Redemptor hominis, le Rédempteur de l'homme».

Homélie de béatification de Jean-Paul II, 1er mai 2011.

AU CŒUR DES ENCYCLIQUES. Dans une brève conférence[1], le cardinal Ratzinger, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, avait fait une présentation synthétique des quatorze encycliques du Pape Jean-Paul II. Pour lui, tout le programme du pontificat est contenu dans *Redemptor Hominis*, en réponse à la grande question du XX^e^ siècle : *"l'homme, qui est-il donc ?"*.

la question de l'homme ne peut être détachée de la question de Dieu

Il serait absurde de penser pouvoir résumer brièvement les quatorze encycliques de notre Saint-Père. Chacune d'entre elles devrait être examinée en détail pour pouvoir comprendre la structure de l'ensemble et pour saisir leurs nœuds thématiques ainsi que la ligne de leur enseignement.

On ne peut offrir ici autre chose qu'un panorama approximatif et superficiel ; le choix des soulignements est nécessairement unilatéral et on aurait pu faire différemment. En outre, pour être complète, une estimation devrait comprendre aussi les autres textes magistériels du Pape, qui sont souvent d'une grande importance et appartiennent indiscutablement à l'ensemble des affirmations doctrinales du Saint-Père. Cela dit, les encycliques sont avant tout à diviser en groupes de thématiques semblables.

Il faudrait rappeler en premier lieu le triptyque trinitaire des années 1979-1986, qui comprend les encycliques *Redemptor hominis, Dives in misericordia* et *Dominum et vivificantem.* À la décennie 1981-1991 appartiennent les trois encycliques sociales *Laborem exercens, Sollicitudo rei socialis* et *Centesimus annus.*

Il y a ensuite les encycliques qui traitent de thématiques ecclésiologiques : *Slavorum apostoli* (1985), *Redemptoris missio* (1990), *Ut unum sint* (1995). Au domaine ecclésiologique on peut aussi rattacher la dernière encyclique *Ecclesia de Eucharistia* (2003), ainsi que, dans un certain sens, l'encyclique mariale *Redemptoris mater* (1987).

Par l'Esprit, avec Marie, devenir des témoins

Dans sa première encyclique le Pape avait déjà étroitement lié les thèses de l'Église mère et de la Mère de l'Église, les élargissements au domaine historico-théologique et pneumatologique : *«Je supplie surtout Marie, la Mère céleste de l'Église, de daigner, en cette prière du nouvel Avent de l'humanité, persévérer avec nous, qui formons l'Église, c'est-à-dire le Corps mystique de son Fils unique. J'espère que, grâce à cette prière, nous pourrons recevoir l'Esprit-Saint qui descend sur nous (Ac 1, 8) et devenir ainsi témoins du Christ «jusqu'aux extrémités de la terre» (Ibid)».*

Dans la mariologie, pour le Pape, on rencontre tous les grands thèmes de la foi ; il n'y a pas d'encyclique qui ne se termine pas par une allusion à la Mère du Seigneur.

Et enfin, nous avons trois grands textes doctrinaux, qui peuvent être affectés au domaine anthropologique : *Veritatis splendor* (1993), *Evangelium vitæ* (1995) et *Fides et ratio* (1998).

Redemptor Hominis, la source et le programme

La première encyclique, *Redemptor Hominis,* est la plus personnelle, c'est elle le point de départ de toutes les autres. Il serait facile de démontrer que tous les thèmes suivants y sont déjà annoncés : le thème de la vérité et le lien entre vérité et liberté est abordé selon toute l'importance qu'il a dans un monde qui veut la liberté, mais considère la vérité comme une prétention et le contraire de la liberté. La passion œcuménique du Pape ressort déjà dans ce premier grand texte magistériel.

Les grands soulignements de l'encyclique eucharistique - eucharistie et sacrifice, sacrifice et rédemption, eucharistie et pénitence - tout cela est déjà présent dans les grandes lignes. Le commandement *«tu ne tueras pas»* - le grand thème *d'Evangelium vitae* - est crié avec force au monde.

Comme nous l'avons déjà vu, au thème marial est associée l'orientation du christianisme vers l'avenir, typique du Pape. Le lien de l'Église avec le Christ, pour le Pape, n'est pas un lien avec le passé, une orientation vers l'arrière, mais plutôt le

lien avec Celui qui est et qui donne l'avenir, et qui invite l'Église à s'ouvrir à une nouvelle période de la foi.

L'implication personnelle, l'espérance, mais son profond désir que le Seigneur puisse nous donner un nouveau don de la foi et de plénitude de vie, une nouvelle Pentecôte, deviennent évidents quand, presque comme une explosion, jaillit de lui l'invocation : *«Et l'Église de notre temps sem*ble répéter avec une ferveur sans cesse plus grande et avec une sainte insistance : *«Viens Esprit-Saint, viens ! »».*

Qui est l'homme ?

Tous ces thèmes, comme nous l'avons déjà dit - anticipant l'œuvre magistrale tout entière du Pape -, sont tenus ensemble par une vision, dont nous devons au moins chercher à faire ressortir la direction fondamentale.

A l'occasion des exercices que, comme Cardinal archevêque de Cracovie, il prêcha en 1976 à Paul VI et à la Curie romaine, il racontait comment les intellectuels catholiques polonais, dans les premières années de l'après-guerre, avaient cherché dans un premier temps à réfuter, contre le matérialisme marxiste devenu désormais la doctrine officielle, le caractère absolu de la matière. Mais bien vite le centre du débat se déplaça : ce n'étaient plus les bases philosophiques des sciences naturelles qui étaient en question (même si ce thème garde toujours son importance), mais l'anthropologie. La question était devenue : *«qui est l'homme?».*

La question anthropologique n'est pas du tout une théorie philosophique sur l'homme, mais elle a un caractère existentiel. Derrière elle il y a la question de la rédemption. Comment peut vivre l'homme? Qui a la réponse à la question sur l'homme - cette question si concrète - qui est en mesure de nous enseigner à vivre : le matérialisme, le marxisme ou le christianisme ?

La question anthropologique est donc une question scientifique et rationnelle, mais, en même temps, c'est aussi une question pastorale : comment pouvons-nous montrer aux hommes le chemin pour la vie et faire comprendre aussi aux non-croyants que leurs questions sont aussi les nôtres et que, face au dilemme de l'homme d'aujourd'hui et d'alors, Pierre avait raison quand il disait au Seigneur : *«Seigneur, à qui irions-nous ? Toi seul as les paroles de la vie éternelle»* (Jean, 6, 68). Philosophie, pastorale et foi de l'Église se fondent dans cette tension anthropologique.

Jésus-Christ est le chemin vers chaque homme, uni à tout homme

Dans sa première encyclique, Jean-Paul II a pour ainsi dire repris les fruits du chemin parcouru jusqu'alors en sa qualité de pasteur de l'Église et comme penseur de notre temps. Elle tourne autour de la question de l'homme. L'expression *«L'homme est le premier chemin de l'Église, et un chemin fondamental»* est devenue presque une devise. Mais en la citant on a trop souvent oublié que, peu de temps auparavant, le Pape avait dit : *«Jésus-Christ est le chemin principal de l'Église ; il est notre chemin vers la maison du Père (cLIn 14,1 seq) et c'est aussi le chemin vers chaque homme».* En conséquence, la formule selon laquelle il est le premier chemin de l'Église continue comme suit : *«voie tracée par le Christ Lui-même, voie qui d'une manière immuable passe par les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption».*

Anthropologie et christologie sont, pour le Pape, inséparables. Qui est l'homme et où doit-il aller pour trouver la vie ? C'est précisément ce qui est apparu dans le Christ. Ce Christ n'est pas seulement l'image d'une existence humaine, un exemple de la manière dont on doit vivre, mais il est d'une certaine manière *«uni à tout homme».* Il nous rejoint de l'intérieur, à la racine de notre existence, devenant ainsi, de l'intérieur, le chemin pour l'homme. Il brise l'isolement du «moi» ; il est la garantie de la dignité indestructible de chaque individu et, en même temps, il est celui qui surmonte l'individualisme en une communication à laquelle aspire toute la nature de l'homme.

Seul l'homme parfait fait comprendre ce qu'est l'homme

Pour le Pape, l'anthropocentrisme est en même temps un christocentrisme, et vice versa. Contrairement à l'opinion selon laquelle ce n'est qu'au travers des formes primitives de l'être humain (en partant du bas, pour ainsi dire), que l'on peut expliquer ce qu'est l'homme, le Pape soutient que ce n'est qu'en partant de l'homme parfait que l'on peut comprendre ce qu'est l'homme, et que de ce point de vue on peut entrevoir le chemin de l'être humain.

A ce propos il aurait pu rappeler Teilhard de Chardin qui disait : *«La solution scientifique du problème humain ne se trouve pas uniquement dans l'étude des fossiles, mais dans l'observation attentive des caractéristiques et des possibilités de l'homme d'aujourd'hui, qui détermineront l'homme de demain».*

Naturellement Jean-Paul II va bien au-delà de ce diagnostic : ce qu'est l'homme, finalement nous ne pouvons le comprendre qu'en regardant vers Celui qui accomplit totalement la nature de l'homme, qui est image de Dieu, Lui, le Fils de Dieu, Dieu de Dieu, lumière de la lumière.

Ainsi il correspond parfaitement à l'orientation intrinsèque de la première encyclique qui elle, par la suite du magistère papal, s'est développée pour former, avec les autres encycliques, le triptyque trinitaire.

La question de l'homme ne peut pas être détachée de la question de Dieu. La thèse de Guardini, selon laquelle ne connaît l'homme que celui qui connaît Dieu, trouve une confirmation claire dans cette fusion de l'anthropologie avec la question de Dieu.

La miséricorde au centre de la foi

Jetons encore un regard vers deux autres tableaux du triptyque trinitaire. Le thème de Dieu le Père apparaît, pour ainsi dire, caché en premier lieu sous le titre *Dives in misericordia.* On peut bien croire que l'input pour cette thématique est venu au Pape de sa dévotion à la sœur de Cracovie, sœur Faustine Kowalska, qui ensuite a été élevée à l'honneur des autels.

Mettre au centre de la foi et de la vie chrétienne la miséricorde de Dieu a été le grand désir de cette sainte femme. Avec la force de sa vie spirituelle elle a mis en lumière, justement en notre temps marqué par l'impiété de ses idéologies, la nouveauté du christianisme.

Il suffit de se souvenir que Sénèque - un penseur du monde romain, par plusieurs passages assez proche du christianisme - a dit une fois : *«La compassion est une faiblesse, une maladie».* Mille ans plus tard, Bernard de Clairvaux, dans l'esprit des Pères, a trouvé une formule merveilleuse : *«Dieu ne peut pas souffrir, mais il peut compatir».*

Je trouve merveilleux que le Pape ait placé son encyclique sur Dieu le Père sous le thème de la miséricorde divine. Le premier sous-titre de l'encyclique est : *«Qui me voit, voit le Père»* (*On* 14, 9). Voir le Christ signifie voir le Dieu miséricordieux. Il convient de remarquer que, dans cette encyclique, la digression sur la

terminologie biblique de la divine miséricorde dans l'Ancien Testament occupe trois pages. S'y trouve aussi expliqué le mot *rah'min*, qui vient de *rehem* (ventre maternel), et confère à la miséricorde de Dieu les traits de l'amour maternel.

L'autre point important de l'encyclique est sa profonde interprétation de la parabole du fils prodigue, dans laquelle l'image du Père resplendit dans toute sa grandeur et sa beauté.

La vérité de la conscience

Encore un mot sur l'encyclique sur l'Esprit-Saint dans laquelle apparaît le thème de la vérité et de la conscience. Selon le Pape, le véritable don propre de l'Esprit-Saint est le *«don de la vérité de la conscience et le don de la certitude de la rédemption»*.

Donc, à la racine du péché il y a le mensonge, le refus de la vérité : *«La désobéissance comme dimension originelle du péché signifie le refus de cette source (loi éternelle),* par la prétention de l'homme à devenir source autonome et exclusive pour décider du bien et du mal ». La perspective fondamentale de « *Veritatis splendor»* qui déjà apparaît avec toute son évidence. Il est clair que le Pape, précisément dans l'encyclique sur l'Esprit Saint, ne s'arrête pas au diagnostic de notre être en danger, mais il la publie pour ouvrir la voie à la guérison.

Dans la conversion la préoccupation de la conscience se change en amour qui guérit, qui sait souffrir: « Le dispensateur de cette force salvatrice est l'Esprit Saint ». Je me suis tenu longuement - peut-être trop longuement - sur le triptyque trinitaire parce qu'il contient tout le programme des encycliques suivante et qu'il le relie à la foi en Dieu. Que je le veuille ou non je ne pourrai consacrer aux autres encycliques que quelques aperçus schématiques.

Encycliques sociales

Les trois grandes encycliques sociales appliquent l'anthropologie du Pape à la problématique sociale de notre siècle. Il y souligne la priorité de l'homme sur les moyens de production, la priorité du travail sur le capital, la priorité de l'éthique sur la technique.

Au centre il y a la dignité de l'homme, qui est toujours une fin et jamais un moyen ; à partir de là se trouvent éclaircies les grandes questions d'actualité de la problématique sociale, en opposition critique tant au marxisme qu'au libéralisme.

Créer une culture de la foi

Les encycliques ecclésiologiques mériteraient une considération précise, à laquelle je dois renoncer. Si *Ecclesia de Eucharistia* considère l'Église de l'intérieur et d'en haut, et ainsi en saisit la capacité de créer une communion, si *Redemptoris Mater* traite de la préfiguration de l'Église en Marie et du mystère de sa maternité, les trois autres encycliques de ce groupe présentent les deux grands milieux relationnels dans lesquels l'Église vit : le dialogue œcuménique - comme recherche de l'unité des baptisés selon le commandement du Seigneur, selon la logique intrinsèque de la foi, qui a été envoyée dans le monde par Dieu comme force d'unité - est le premier relationnel que le Pape, avec toute la force de sa passion œcuménique, fait entrer dans la conscience de l'Église avec *Ut unum sint.*

L'encyclique *Slavorum apostoli* est aussi un texte œcuménique d'une beauté particulière. Elle se place d'une part entre l'Orient et l'Occident, et d'autre part elle montre la liaison de la foi et de la culture et aussi la capacité de créer une culture de la foi, qui va au fond de cette foi et expérimente une nouvelle dimension de l'unité. L'autre milieu relationnel concerne les hommes qui professent des religions non-chrétiennes ou même vivent sans religion, pour leur annoncer Jésus-Christ dont Pierre a dit aux pharisiens : *«En personne d'autre il n'y a de salut; de fait, il n'y a pas d'autre nom sous le ciel par lequel nous puissions être sauvés» (Ac* 4, 12).

Dans ce texte, le Pape explique le rapport entre le dialogue et l'annonce. Il montre que la mission, l'annonce du Christ à tous ceux qui ne le connaissent pas, reste toujours une obligation puisque tout homme attend au fond de lui-même celui dans lequel Dieu et homme ne font qu'un, celui qui est le *Rédempteur de l'homme.*

Nous arrivons enfin aux trois grandes encycliques dans lesquelles la thématique anthropologique est développée sous divers aspects.

Crise de la théologie morale

Veritatis splendor ne vise pas seulement la crise interne à l'Église concernant la théologie morale, mais elle appartient au débat de dimensions mondiales sur l'*ethos*, qui aujourd'hui est devenu une question de vie ou de mort pour l'humanité. Contre une théologie morale qui au XIX^{e} siècle s'était réduite, d'une manière de plus en plus préoccupante, à la casuistique, déjà dans les décennies qui ont précédé le Concile un mouvement décidé d'opposition s'était mis en route.

La doctrine morale chrétienne devait être reconsidérée dans la grande perspective positive à partir du cœur de la foi et non pas considérée comme une liste d'interdits. L'idée de l'imitation du Christ et le principe de l'amour ont été développés comme les idées directrices fondamentales, à partir desquelles les doctrines particulières pouvaient surgir d'une manière organique.

L'idée de se laisser inspirer par la foi comme lumière nouvelle qui rend transparente la doctrine morale, avait déterminé un éloignement de la version «droit naturel» de la morale en faveur d'une construction de taille biblique et historico-salvifique. Le Concile Vatican II avait répété et confirmé ces approches.

Mais la tentative de construire une morale purement biblique s'est révélée impraticable en face des questions concrètes de l'époque. Le pur «biblicisme», justement dans la théologie morale, n'est pas une voie possible. Ainsi, avec une rapidité surprenante, après une brève phase où l'on a essayé de donner à la théologie morale une inspiration biblique, s'en est suivi une tentative d'explication purement rationnelle de l'*ethos*, mais le retour à la pensée «droit naturel» s'est révélé une impasse : le courant anti-métaphysique qui avait peut-être déjà développé un certain rôle dans la tentative «bibliciste» faisait apparaître le droit naturel comme un modèle antique et impossible à actualiser.

On reste à la merci d'une rationalité positiviste qui ne reconnaît plus le bien comme tel. «*Le bien est toujours*, - disait alors un théologien moral, *seulement mieux que...».*

Le calcul des conséquences restait le critère. Est moral ce qui semble le plus positif, compte tenu des conséquences prévisibles. Le «conséquentialisme» n'a pas toujours été appliqué d'une manière aussi radicale. Mais, à la fin, il en résulte une construction telle que l'on n'utilise plus ce qui est moral, puisque le bien comme tel n'existe pas.

Pour un tel type de rationalité, même la Bible n'a plus rien à dire. Elle peut fournir des motivations, mais pas des contenus. Mais si les choses sont ainsi, le christianisme en tant que voie - il devrait et voudrait être tel - est condamné. Et si d'abord de l'orthodoxie il s'était réfugié dans l'orthopraxis, maintenant l'orthopraxis devient une ironie tragique : parce que au fond elle n'existe pas.

Le bien absolu vaut qu'on meure pour lui

Le Pape au contraire, d'une manière très décidée, a redonné une légitimité à la perspective métaphysique, qui n'est qu'une conséquence de la foi dans la création. Encore une fois, en partant de la foi dans la création, il réussit à lier et à fondre anthropocentrisme et théocentrisme : *«la raison tire sa vérité et son autorité de la loi éternelle, qui n'est pas autre chose que la Sagesse divine elle-même (...) ; de fait, la loi naturelle n'est que la lumière de l'intelligence infusée en nous par Dieu»*.

C'est justement parce que le Pape se tient du côté de la métaphysique sur la base de la foi dans la création, qu'il peut comprendre aussi la Bible comme Parole présente et lier la construction métaphysique et biblique de l'*ethos*.

Une perle de l'encyclique, significative tant philosophiquement que théologiquement, est le grand passage sur le martyre. S'il n'y a plus rien pour quoi cela vaille la peine de mourir, alors la vie devient vide. Mais s'il y a le bien absolu pour lequel cela vaut la peine de mourir, et le mal éternel qui ne devient jamais bien, l'homme est confirmé dans sa dignité et nous sommes protégés de la dictature des idéologies.

La foi est le refuge de l'humanité

Ce point est fondamental aussi dans l'encyclique *Evangelium vitae,* que le Pape a écrit sur l'invitation pressante de l'épiscopat mondial ; mais qui est aussi une expression de sa lutte passionnée pour le respect absolu de la dignité de toute vie humaine, là où la vie humaine est traitée comme une pure réalité biologique objet d'un calcul de conséquences.

Mais le Pape, en même temps que la foi de l'Église, voit dans l'homme - dans tout homme - petit ou grand, faible ou fort, utile ou pouvant sembler inutile - l'image de Dieu ; le Christ Lui-même, Fils de Dieu fait homme, est mort pour tous les hommes. Cela confère à chaque homme, pris individuellement, une valeur infinie, une dignité absolument intangible.

Et c'est parce que, dans l'homme, il y a plus qu'une simple *bios,* que sa vie biologique devient infiniment précieuse ; elle n'est à la disposition de personne puisqu'elle est revêtue de la dignité de Dieu.

Il n'y a pas de conséquences, quelque nobles qu'elles puissent paraître, qui soient susceptibles de justifier des expériences sur l'homme. Après toutes les expériences cruelles d'abus de l'homme, même si les motivations pouvaient apparaître hautement morales, c'était et c'est une parole nécessaire.

Il en découle d'une manière évidente que la foi est le refuge de l'humanité. Dans la situation d'ignorance métaphysique dans laquelle nous nous trouvons, et qui devient en même temps atrophie morale, la foi se présente comme la chose humaine qui sauve.

Le Pape, comme porte-parole de la foi, défend l'homme contre une morale apparente qui menace de l'écraser.

La raison a perdu courage face aux questions sur Dieu

Finalement, nous devons considérer la grande encyclique *Fides et ratio,* sur la foi et la philosophie.

Le thème de la vérité, qui marque toute l'œuvre magistérielle du Saint Père, est développé dans tout son tragique. Affirmer la possibilité de connaître la vérité, c'est-à-dire annoncer le message chrétien comme vérité reconnue, est considéré aujourd'hui dans une large mesure, comme une attaque contre la tolérance et le pluralisme. La vérité devient même une parole défendue.

Mais, justement, ici entre en jeu, une fois de plus, la dignité de l'homme. Si l'homme n'est pas capable de vérité, alors tout ce qu'il fait et pense est purement conventionnel, simple tradition. Il ne lui reste rien d'autre - comme nous l'avons déjà vu - que le calcul des conséquences.

Mais qui peut réellement embrasser du regard les conséquences des actions humaines ? S'il en est ainsi, toutes les religions sont de simples traditions, et naturellement aussi l'annonce de la foi chrétienne est un prétexte colonial ou impérialiste. Cela n'est en contradiction avec la dignité de l'homme uniquement si la foi est la vérité, puisqu'elle ne fait aucun mal; au contraire c'est le bien que nous nous devons réciproquement.

A la suite des grands succès dans le domaine des sciences de la nature et de la technique, la raison a perdu courage en face des grandes questions de l'homme sur Dieu, sur la mort, sur l'éternité, sur la vie morale.

Le positivisme s'étend sur l'œil intérieur de l'homme comme une cataracte. Et si ces questions, décisives à la fin pour notre vie, sont reléguées dans le domaine de la pure subjectivité et donc, en dernière analyse, de l'arbitraire, nous sommes devenus aveugles en ce qui concerne le caractère d'êtres humains.

La foi a le devoir de solliciter la raison

Partant de la foi, le Pape demande à la raison le courage de reconnaître les réalités fondamentales. Si la foi ne se tient pas dans la lumière de la raison, elle plonge dans la simple tradition et, avec cela, elle déclare son caractère proprement arbitraire.

La foi a besoin du courage de la raison pour elle-même, mais elle veut la libérer du voile de la cataracte qui, face aux grandes questions de l'humanité, s'est amplement étendue sur elle.

Encore une fois on voit que la foi défend l'homme. Elle n'est pas contre la raison, mais elle la sollicite à prétendre par elle-même aux grandes choses pour lesquelles elle a été créée. *Sapere aude* : par cet impératif, Kant a décrit la nature de l'illuminisme. On pourrait dire que le Pape, d'une manière nouvelle, fait appel à une raison devenue métaphysiquement pusillanime : *sapere aude* ! Prétends être capable de faire de grandes chose par toi-même !

La foi, comme dit le Pape, ne veut pas faire taire la raison, mais elle veut la délivrer du voile qui, en face des grandes questions de l'humanité, s'est étendu largement sur elle. Encore une fois on veut que la foi défende l'homme dans son être humain. Josef Pieper[1] estimait qu'*«à l'époque de la fin de l'histoire, sous la domination de la sophistique et d'une pseudo philosophie corrompue, la vraie philosophie pourra se rejoindre dans l'unité primordiale avec la théologie»* et qu'ainsi, à la fin de l'histoire, *«la racine de toute chose et la signification ultime de l'existence - c'est- à-dire l'objet spécifique de l'action de philosopher - sera regardée et considérée seulement par ceux qui croient»*.

Nous ne sommes pas à présent - pour tout ce qu'il est possible de savoir - à la fin de l'histoire. Mais nous courons le risque de refuser à la raison sa vraie grandeur. Et le Pape considère justement du devoir de la foi de solliciter la raison et d'avoir à nouveau le courage de la vérité.

Sans la raison, la foi va à la ruine ; sans la foi la raison risque de s'atrophier. Il en va de l'homme. Mais pour que l'homme soit racheté, il a besoin du Rédempteur, nous avons besoin du Christ, homme, qui est homme et Dieu, *«d'une manière unique et indivise»* en une seule personne, *Redemptor hominis.* ■

UN DOCUMENT CAPITAL. Dans ce texte, le cardinal Ratzinger rappelle les fondements théologiques de l'ordre inscrit dans la nature physique et morale de l'homme et de la femme. Ce texte est capital, il doit être lu. Il donne la manière à ceux qui distinguent mal entre amour humain et homosexualité. Cette conférence a été prononcée à Laxenburg, en Autriche, et a été rendue publique le 30 juin 1989.

Les difficultés en matière de foi dans l'Europe d'aujourd'hui

Comme évêques qui portons dans nos pays la responsabilité de la foi de l'Eglise, demandons-nous où gisent aujourd'hui les difficultés essentielles des hommes par rapport à cette foi et comment nous pouvons vraiment y répondre. Sur la première question, nous n'avons pas besoin de nous mettre longuement en recherche. Il existe comme un canon de l'opposition envers la pratique et l'enseignement actuel de l'Eglise. Comme éléments principaux de ce canon dont la répétition régulière est devenue pour les catholiques progressistes un exercice obligé, on peut noter : le «non» à l'enseignement de l'Eglise sur la contraception. c'est-à-dire la mise sur le même pied, du point de vue moral, des préservatifs de toutes sortes, dont l'application est décidée par la seule conscience. individuelle; le refus de toute «discrimination» envers l'homosexualité, et donc l'affirmation de l'équivalence éthique de toutes les formes d'activité sexuelle, pourvu qu'elles soient en quelque façon vécues « par amour ». ou du moins qu'elles ne causent pas de dommage à l'autre ; l'admission des divorcés remariés aux sacrements de l'Eglise ; le sacerdoce de la femme.

Morale sexuelle et ordre sacramentel

Comme on le voit, dans ce canon se trouvent mêlées des questions très différentes les unes des autres. Les deux premières revendications appartiennent au domaine de la morale sexuelle ; les deux autres thèses concernent l'ordre sacramentel de l'Eglise. A y regarder de plus près, il apparaît du reste que, malgré leur dissemblance, ces quatre questions sont à tout le moins en rapport les unes avec les autres, en ceci qu'elles procèdent d'une image générale de l'homme et de l'idée de la liberté humaine qui y est présente. En réfléchissant sur cette réalité sous-jacente, on se rend compte que le canon de la contradiction va bien plus en profondeur qu'il ne pourrait paraître au premier abord. Quelle est donc, plus précisément, l'image de l'homme sur laquelle il repose ? Ses traits fondamentaux sont aussi répandus que les revendications qui en sont tirées et il est dès lors aisé de les dessiner.

Le point de départ se trouve dans la constatation évidente que, nous dit-on, l'homme d'aujourd'hui est en difficulté avec l'éthique sexuelle transmise par l'Eglise ; qu'il est, ajoute-t-on, parvenu à un rapport différencié et moins crispé à sa sexualité, et pousse ainsi à ce que soient révisés des critères qui ne sont plus adaptés à la situation historique d'aujourd'hui, si judicieux puissent-ils avoir été dans les conditions historiques du passé. Faisant un pas de plus, on souligne ensuite le fait que, dit-on, nous avons aujourd'hui finalement découvert le droit et la liberté de notre conscience et que, par conséquent, nous ne sommes plus disposés à la soumettre à une législation imposée de l'extérieur. En outre. ajoute-t-on, il est temps maintenant d'établir une nouvelle ordonnance fondamentale du rapport homme-femme, de briser les schémas dépassés, et de reconnaître finalement à la femme, à tous les niveaux et dans tous les domaines, la pleine égalité de droits. Que l'Eglise qui est un organisme particulièrement conservateur, n'arrive pas bien à suivre ce mouvement, il n'y a certes pas à s'en étonner ; mais si elle veut être un lieu de liberté humaine, il lui faut, estime-t-on, briser une fois pour toutes l'éclairage théologique d'antiques tabous sociaux ; et le signe le plus voyant et essentiel de cela c'est, de nos jours, le sacerdoce de la femme.

Ces motifs donnés à l'opposition, qui réapparaissent sans cesse sous des formes différentes, montrent clairement que ce qui est en cause dans ce canon, apparemment si ponctuel, c'est en réalité toute une réorientation générale. On peut en extraire les notions clé dans les mots de conscience et de liberté qui doivent donner un éclat moral au comportement nouveau qu'au premier abord, on considèrerait purement et simplement comme un relâchement de la vigueur morale et comme un laisser-aller laxiste. Par conscience («Gewissen») on n'entend plus la conscience («Mit-wissen»), un savoir en rapport avec une science supérieure, mais l'autodétermination individuelle, indépendante des normes de qui que ce soit, dans laquelle l'individu décide de ce qui, dans la situation donnée, est moral pour lui. Le concept de «norme» ou -pis encore- de loi morale, devient ainsi de lui-même une valeur négative : une indication venue de l'extérieur peut éventuellement fournir des modèles d'orientation, mais elle ne peut en aucun cas fonder une obligation définitive.

Dans ce contexte, se transforme nécessairement aussi le rapport de l'homme à son propre corps, d'une manière qui se présente, par rapport à ce qui valait jusqu'à maintenant, comme libération, comme ouverture à une liberté jusque-là inconnue. Le corps est considéré comme une propriété, dont l'homme dispose comme

cela lui parait le plus profitable pour sa «qualité de vie». Le corps est quelque chose que l'on a et dont on se sert.

Ce que l'homme attend de son corps

L'homme n'attend plus de sa corporéité un message concernant ce qu'il est et ce qu'il doit faire, mais il décide, sur la base d'une réflexion plus rationnelle et d'une indépendance plus entière, ce qu'il veut en faire. En conséquence, il sera aussi tout à fait indifférent que ce corps soit du sexe masculin au féminin: car celui-ci n'exprime plus un «être», il est devenu un «avoir».

Quoi qu'il en soit de la tentation de l'homme qui l'a amené à cette sorte de mainmise sur l'avoir et la domination, dans son caractère radical, cette position n'est devenue possible qu'à cause de la dissociation fondamentale, non plus théorique, mais pratique et à tout moment faisable, entre sexualité et fécondité, qui a été rendue possible grâce à la pilule et qui a trouvé sa forme achevée dans la manipulation génétique, de sorte qu'on peut maintenant faire l'homme en laboratoire et que les matériaux nécessaires à cela sont fournis dans des actes «qui n'incluent plus aucune sorte de liens ni de décisions personnels inter-humains, mais sont posés rationnellement en vue de buts planifiés. Là où cette orientation est pleinement acceptée, la distinction entre homosexualité et hétérosexualité, entre rapports sexuels dans ou hors du mariage, devient alors sans importance; il en va de même pour la distinction entre homme et femme, qui est dépouillée de toute symbolique métaphysique et n'est plus considérée que comme un schéma conventionnel dépassé.

Il serait intéressant de suivre en détail cette révolution de l'image de l'homme, qui est apparue clairement à la suite d'un canon tout d'abord occasionnel de l'opposition à l'égard de l'enseignement de l'Eglise: ce sera sans nul doute une des tâches de la discussion anthropologique des années à venir ; et elle devra soigneusement examiner où on assiste à des corrections, dans certains cas tout à fait justes, de représentations traditionnelles et où commence au contraire l'opposition fondamentale portant sur l'image de l'homme présentée par la foi, opposition qui n'admet plus aucune transaction. mais nous confronte simplement à l'alternative entre la foi et la non-foi (*«Gegenglaube»*). Une telle discussion ne peut trouver place dans ce Rapport qui veut moins rechercher des réponses que plutôt cerner les questions que nous devons nous poser aujourd'hui.

Ainsi donc, renonçons ici à cette discussion ; à la place de cela, notre question doit être : d'où vient que des jugements de valeur posés sur cette base soient devenus monnaie courante parmi les chrétiens eux-mêmes ? Car ce qui précède a en tout cas montré que ce qui est en jeu dans le canon de l'opposition. ce n 'est pas un certain nombre de conflits sur telle ou telle pratique sacramentelle particulière de l'Eglise, sur la largeur d'application de telle ou telle norme ; le dissentiment en cause provient d'un très profond changement des «paradigmes», c'est-à-dire des représentations fondamentales de l'être et du devoir de l'homme, même si cela n'a été vraiment réfléchi peut-être que par une toute petite partie de ceux qui ont ce canon sur les livres. Ils respirent, pour ainsi dire, une image de l'homme et du monde qui leur rend telle opinion plausible et telle autre incompréhensible.

Qui ne serait pas pour la conscience el la liberté, contre le juridisme et la contrainte? Qui a intérêt à soutenir les tabous ? En posant ainsi les questions, on a déjà mis la foi annoncée par le Magistère dans une position vouée à l'échec. Elle s'écroule d'elle-même, parce qu'en se laissant prendre dans les structures mentales du monde moderne, elle perd sa plausibilité et n'est plus appréciée par le contem-

Dieu a créé le monde comme lieu de connaissance et de vérité

«Ce qui va au-delà des choses matérielles, Dieu et le bien, nous ne réussissons plus à l'identifier… La foi est une irruption de la lumière de Dieu dans notre monde. (...)

Le récit de la création, d'une façon symbolique, commence par la création de la lumière. Le soleil et la lune sont créés seulement le quatrième jour. Le récit de la création les appelle sources de lumière, que Dieu a placées dans le firmament du ciel. Ainsi il leur ôte consciemment le caractère divin que les grandes religions leur avaient attribué. Non, ce ne sont en rien des dieux. Ce sont des corps lumineux, créés par l'unique Dieu. Ils sont en revanche précédés de la lumière par laquelle la gloire de Dieu se reflète dans la nature de l'être qui est créé.

Qu'entend par là le récit de la création ? La lumière rend possible la vie. Elle rend possible la rencontre. Elle rend possible la communication. Elle rend possible la connaissance, l'accès à la réalité, à la vérité. Et en rendant possible la connaissance, elle rend possible la liberté et le progrès. Le mal se cache. La lumière par conséquent est aussi une expression du bien qui est luminosité et créé la luminosité. C'est le jour dans lequel nous pouvons œuvrer. Le fait que Dieu ait créé la lumière signifie que Dieu a créé le monde comme lieu de connaissance et de vérité, lieu de rencontre et de liberté, lieu du bien et de l'amour. La matière première du monde est bonne, l'être même est bon. Et le mal ne provient pas de l'être qui est créé par Dieu, mais existe en vertu de la négation.

L'obscurité vraiment menaçante pour l'homme est le fait que lui, en vérité, est capable de voir et de rechercher les choses tangibles, matérielles, mais il ne voit pas où va le monde et d'où il vient. Où va notre vie elle-même. Ce qu'est le bien et ce qu'est le mal. L'obscurité sur Dieu et sur les valeurs sont la vraie menace pour notre existence et pour le monde en général. Si Dieu et les valeurs, la différence entre le bien et le mal restent dans l'obscurité, alors toutes les autres illuminations, qui nous donnent un pouvoir aussi incroyable, ne sont pas seulement des progrès, mais en même temps elles sont aussi des menaces qui mettent en péril nous et le monde. Aujourd'hui nous pouvons illuminer nos villes d'une façon tellement éblouissante que les étoiles du ciel ne sont plus visibles. N'est-ce pas une image de la problématique du fait que nous soyons illuminés ? Sur les choses matérielles nous savons et nous pouvons incroyablement beaucoup, mais ce qui va au-delà de cela, Dieu et le bien, nous ne réussissons plus à l'identifier. C'est pourquoi, c'est la foi qui nous montre la lumière de Dieu, la véritable illumination, elle est une irruption de la lumière de Dieu dans notre monde, une ouverture de nos yeux à la vraie lumière».

Vigile Pascale 2012.

Le fondement de l'écologie humaine

«Nous devons écouter le langage de la nature et y répondre avec cohérence. Je voudrais cependant aborder avec force un point qui aujourd'hui comme hier est –me semble-t-il- largement négligé : il existe aussi une écologie de l'homme. L'homme aussi possède une nature qu'il doit respecter et qu'il ne peut manipuler à volonté. L'homme n'est pas seulement une liberté qui se crée de soi. L'homme ne se crée pas lui-même. Il est esprit et volonté, mais il est aussi nature, et sa volonté est juste quand il respecte la nature, l'écoute et quand il s'accepte lui-même pour ce qu'il est, et qu'il accepte qu'il ne s'est pas créé de soi. C'est justement ainsi et seulement ainsi que se réalise la véritable liberté humaine».

Bundestag, 22 septembre 2011.

porain moyen que comme quelque chose depuis longtemps dépassé. Aux questions posées, nous ne pourrons dès lors répondre d'une manière juste que si nous ne nous laissons pas enfermer dans un débat autour de points particuliers, mais si nous sommes capables d'exposer dans sa totalité la logique de la foi, la justesse et la rationalité de sa vision de la réalité et de la vie. Nous ne pouvons apporter vraiment une réponse spécifique à ces conflits que si nous avons devant les yeux les réalités sous-jacentes dont la disparition enlève à la foi son évidence.

Je voudrais, dans ce contexte, indiquer trois secteurs de la vision du monde que propose la foi ; en chacun d'eux s'est produit, au cours des dernières décennies un aplatissement qui préparait la transition graduelle à un autre «paradigme».

Doctrine de la création

1 - En premier lieu, on croit attirer l'attention sur une disparition presque totale, dans la théologie, de la doctrine de la création. A ce propos, il est symptomatique que dans deux Sommes de théologie moderne, l'enseignement sur la création comme contenu de foi soit supprimé et remplacé par de vagues considérations de philosophie existentielle: ceci dans le *«Neues Glaubensbuch»* œcuménique, publié en 1973 par J. Feiner et L. Vischer et dans la catéchèse fondamentale *«La foi des catholiques»,* publiée à Paris en 1984. A une époque où nous faisons l'expérience de la rébellion de la création contre l'œuvre de l'homme, et par là de la question sur les limites et les critères de notre pouvoir sur la création comme problème central de notre responsabilité éthique, cela semble assez surprenant. Malgré cela, il est tout comme avant mal vu de considérer la «Nature» comme une instance morale.

Une réaction, empreinte d'une angoisse irrationnelle face à la technique, continue à coexister avec l'incapacité de reconnaître dans le monde corporel un message spirituel. Aujourd'hui comme hier, la nature apparaît comme une construction -en soi irrationnelle- qui comporte du reste des structures mathématiques que l'on peut techniquement évaluer. Que la nature ait une raison mathématique, c'est devenu, pour ainsi dire de l'ordre d'une évidence ; que s'exprime aussi en elle une raison morale, cela on l'écartera comme des sornettes métaphysiques. Le déclin de la métaphysique va de pair avec le déclin de la doctrine de la création. A leur place, se substitue une philosophie de l'évolution (que je voudrais distinguer de l'hypothèse évolutionniste des sciences naturelles) qui veut tirer de la nature des règles fixant la manière dont l'orientation du développement ultérieur peut rendre possible l'amélioration de la vie. Mais la nature, qui doit être en cette voie comme une enseignante, est une nature aveugle qui combine inconsciemment, dans des hasards, ce que l'homme doit maintenant consciemment imiter.

Son rapport avec la nature (qui alors n'est donc pas une création) demeure celui de la manipulation et ne devient pas celui de l'accueil. Cela demeure un rapport de domination, qui repose sur la présomption qu'un calcul rationnel peut être aussi intelligent que l'«évolution» et par là mener le monde plus haut que le chemin de l'évolution ne l'a fait jusque-là sans l'homme : la conscience dont on se réclame aujourd'hui, est essentiellement sourde, tout comme la nature en tant qu'enseignante est aveugle ; elle évalue quelles actions comportent les plus grosses chances d'améliorations. Cela peut (et devrait, selon la logique du point de départ) se produire au niveau collectif ; mais alors, on a besoin d'un parti qui, comme organe de l'histoire, prend en main l'évolution et qui exige la subordination absolue de l'individu. Ou bien cela se produit à un niveau individuel ; et alors la conscience devient l'expression d'une autonomie du sujet qui, dans la structure générale du monde, ne peut apparaître que comme une suffisance absurde.

Qu'aucune de ces solutions n'apporte une aide véritable, c'est en fin de compte évident ; et de là provient le profond désespoir de l'humanité contemporaine, qui se dissimule derrière un optimisme affiché.

Dans cette mesure perdure une conscience silencieuse du besoin que nous avons d'une alternative pour sortir de l'impasse de notre plausibilité, et peut-être y a-t-il plus que nous ne le pensons une silencieuse espérance qu'une chrétienté renouvelée pourrait constituer cette alternative. Mais elle ne peut être réalisée que si la doctrine de la création est à nouveau développée. Ceci devrait être, par conséquent, considéré comme une des tâches les plus pressantes de la théologie d'aujourd'hui. Nous devons montrer à nouveau ce que cela signifie que le monde ait été créé «avec sagesse» et que l'acte créateur de Dieu est fondamentalement autre chose que le déclenchement d'une «explosion primordiale».

Alors seulement, conscience et norme pourront être aussi resituées dans un juste rapport mutuel. Car alors il deviendra clair que la conscience morale (*«Gegissen»*) n'est pas un calcul individualiste (ou collectiviste) mais une con-science (*« Mit-wissen »),* une science reliée à la création et, à travers elle, au Dieu créateur. Alors, on pourra de nouveau percevoir que la grandeur de l'homme ne consiste pas dans l'autonomie mesquine d'un nain se proclamant maître tout-puissant, mais dans le fait que sa nature est ouverte à une sagesse supérieure, à la vérité elle-même. Alors il apparaîtra que l'homme est d'autant plus grand qu'il est plus capable de percevoir le message profond de la création, qu'il laisse davantage s'épanouir en lui le message du Créateur.

Alors il deviendra évident que l'accord avec la création, dont la sagesse devient pour nous une norme, ne signifie pas une limite de notre liberté, mais est l'expression de notre raison et de notre dignité. Alors le corps retrouve aussi sa noblesse : il n'est plus quelque chose qu'on « utilise », mais il est le temple de la vraie dignité humaine, parce qu'il est un édifice de Dieu dans le monde. Alors est mise en lumière l'égalité de condition de l'homme et de la femme, qui vient précisément du fait qu'ils sont différents. Et l'on recommence à comprendre que leur corporéité

La culture juridique occidentale est fondée sur la nature et la raison

«Dans l'histoire, les règlements juridiques ont presque toujours été motivés de façon religieuse : sur la base d'une référence à la divinité on décide ce qui parmi les hommes est juste. Contrairement aux autres grandes religions, le christianisme n'a jamais imposé à l'État et à la société un droit révélé, ni un règlement juridique découlant d'une révélation. Il a au contraire renvoyé à la nature et à la raison comme vraies sources du droit – il a renvoyé à l'harmonie entre raison objective et subjective, une harmonie qui toutefois suppose le fait d'être toutes deux les sphères fondées dans la Raison créatrice de Dieu. Avec cela les théologiens chrétiens se sont associés à un mouvement philosophique et juridique qui s'était formé depuis le IIème siècle av. JC. Dans la première moitié du deuxième siècle préchrétien, il y eut une rencontre entre le droit naturel social développé par les philosophes stoïciens et des maîtres influents du droit romain. Dans ce contact est née la culture juridique occidentale, qui a été et est encore d'une importance déterminante pour la culture juridique de l'humanité. De ce lien préchrétien entre droit et philosophie part le chemin qui conduit, à travers le Moyen-âge chrétien, au développement juridique des Lumières jusqu'à la Déclaration des Droits de l'homme et jusqu'à notre Loi Fondamentale allemande, par laquelle notre peuple, en 1949, a reconnu «les droits inviolables et inaliénables de l'homme comme fondement de toute communauté humaine, de la paix et de la justice dans le monde.»

Bundestag, 22 septembre 2011.

s'enracine dans la métaphysique, et fonde une symbolique métaphysique dont la contestation ou l'oubli ne signifie pas une construction mais la destruction de l'homme.

Déclin de la métaphysique

2 - Le déclin de la doctrine de la création, avons-nous dit entraîne le déclin de la métaphysique, la fermeture de l'homme sur sa dimension empirique. Mais quand cela se produit, la christologie s'affaiblit nécessairement aussi. Le Verbe qui était au commencement s'évanouit. On ne parle plus de la Sagesse créatrice. Dépouillée de sa dimension créatrice, la figure de Jésus-Christ se rétrécit à la dimension d'un simple Jésus historique et donc d'un Jésus «empirique» qui, comme tout ce qui est empirique, ne peut contenir que ce qui est produit par le hasard des circonstances. Le titre d'honneur central de «Fils» perd son contenu si la voie de la métaphysique est fermée. Il est aussi privé de sens si lorsque n'existe plus aucune théologie de l'enfance *(«Kindsein»)*, mais règne partout à sa place la notion d'autonomie. L'union de Jésus avec Dieu est dès lors exprimée par des concepts comme «mandataire» ou des termes semblables.

Qu'est-ce que cela signifie ? On tente de répondre à cette question par la reconstruction du «Jésus historique». De cette figure censément historique de Jésus, il existe aujourd'hui deux modèles fondamentaux : le modèle libéral bourgeois et le modèle marxiste révolutionnaire. Jésus serait alors ou bien le prédicateur d'une morale libérale, en lutte contre tout légalisme et contre ses représentants ; ou bien, il serait un subversif que l'on peut considérer comme l'apothéose de la lutte des classes et sa figure religieuse symbolique. En arrière-plan, se trouvent évidemment les deux dimensions du concept moderne de liberté, que l'on voit maintenant personnifié en Jésus ; c'est cela qui fait de Lui le «mandataire» de Dieu. Le symptôme infaillible de l'écroulement de la christologie qui se manifeste ici, c'est l'évacuation de la Croix et naturellement aussi l'insignifiance de la Résurrection, du Mystère pascal tout entier. Pour la variante libérale, la Croix n'est plus qu'un accident, un malentendu, conséquence d'un légalisme borné. Il n'est donc pas légitime de la réfléchir théologiquement, elle n'aurait pas dû au fond exister et le véritable libéralisme la rend en tout cas inutile.

Dans le deuxième cas, Jésus est le révolutionnaire manqué. Il peut servir de symbole aux épreuves de la classe opprimée et ainsi aider la conscience de classe à faire son chemin. Pour autant, on peut bien attribuer à la Croix, en un certain sens, une signification centrale qui est alors radicalement opposée à celle qui est attestée par le Nouveau Testament. Car les deux variantes ont ceci de commun que ce n'est pas par la Croix, mais de la Croix que nous devons être libérés. Expiation et pardon sont les malentendus dont le christianisme doit se libérer. Les deux points essentiels de la foi au Christ chez les auteurs du Nouveau Testament et dans l'Eglise de tous les temps, à savoir la filiation divine au sens métaphysique et le Mystère pascal, sont évacués ou au

La Doctrine sociale de l'Eglise, une contribution fondamentale à la rationalité commune, à l'éducation des consciences

«Eduquer non seulement à une morale individuelle, mais à une morale publique, ceci nous cherchons à le faire avec la Doctrine sociale de l'Eglise, car naturellement cette morale publique doit être une morale raisonnable, commune et partageable aussi par les non-croyants, une morale de la raison. Bien sûr, dans la lumière de la foi, nous pouvons mieux comprendre de nombreuses réalités que la raison peut également appréhender. Mais la foi sert justement à libérer la raison des intérêts erronés et obscurcis, et ainsi créer, dans la doctrine sociale, les modèles essentiels d'une collaboration politique, en particulier pour surmonter cette division social/antisocial, qui malheureusement existe. [...] Ce qui est important, c'est que l'Eglise offre une contribution fondamentale à la rationalité commune, et elle doit toujours aider à l'éducation des consciences, que ce soit pour la vie publique, ou pour la vie privée».

conférence de presse dans l'avion le 23 mars 2012,
voyage au Mexique et à Cuba, source Zenit

moins perdent leur fonction. Qu'une telle conception fondamentale altère les autres réalités du christianisme – la compréhension de l'Eglise, la liturgie, la spiritualité, etc – c'est évident.

Naturellement, les grandes contestations, telles que je les ai formulées ici dans leur rigueur logique, sont rarement exprimées aussi ouvertement. Mais les tendances sont claires et ne se limitent pas au secteur de la théologie. Elles ont depuis longtemps pénétré dans la prédication et la catéchèse, où elles sont parfois, à cause d'une plus grande facilité d'exposition, plus complètement marquées que dans la littérature strictement théologique. De nouveau, on voit que ce qui est décisif dans la situation actuelle c'est, sans aucun doute, la christologie ; tout le reste n'est que conséquence.

La foi en la vie éternelle

3 - Je ne veux plus maintenant que faire allusion, en peu de mots, à un troisième secteur de la pensée théologique, où les contenus de la foi sont menacés d'une profonde réduction : l'eschatologie. C'est à peine si la foi en la vie éternelle joue encore un rôle dans l'enseignement de la foi aujourd'hui. Un de mes amis, maintenant décédé, exégète de grande classe, me parlait un jour de prédications de carême qu'il avait entendues au commencement des années 1970. Dans la première prédication, le prédicateur expliquait aux fidèles qu'il n'y a pas d'enfer ; dans la seconde, c'était le tour du purgatoire ; dans la troisième, il entreprit enfin la tache difficile d'expliquer qu'il n'y a pas non plus de ciel, mais que nous devions le chercher déjà sur la terre. Il est rare que cela se produise sous une forme aussi radicale, mais la crainte devant le thème de l'au-delà est devenue générale. Le reproche marxiste, suivant lequel les chrétiens auraient justifié les injustices du monde présent par la consolation d'un au-delà, s'est profondément imposé, et les problèmes sociaux actuels sont de fait tellement grands qu'ils requièrent toute la force de l'engagement moral.

Cette requête morale, celui qui comprend l'existence chrétienne dans la perspective de l'éternité sera le dernier à la mettre en doute car la vie éternelle ne peut pas être préparée autrement que dans notre vie présente, comme par exemple Nicolas Cabasilas l'a magnifiquement exprimé au XIV[e] siècle : *«... seuls parviennent là-haut (c'est-à-dire dans la vie future) ceux qui sont déjà ses amis et qui ont des oreilles. Car ce n'est pas seulement là que l'amitié se nouera, que l'oreille s'ouvrira, que l'habit de noces sera confectionné, que tout sera préparé ; c'est la vie présente qui est l'atelier pour tout cela... Car, comme la nature prépare l'embryon durant tout le temps où il mène une existence obscure et resserrée, et le forme pour ainsi dire selon la mesure de la vie après la naissance, la naissance à la vie dans la lumière, ainsi en est-il des saints... ».* C'est d'abord l'exigence de la vie éternelle qui donne au devoir moral de cette vie son urgence absolue. Mais si le ciel n'est plus qu'«en avant» et non plus «en haut», en réalité la tension intérieure de la condition humaine et sa responsabilité communautaire disparaissent.

Car nous, nous ne sommes pas «en avant», et ne pouvons pas savoir si pour les autres qui, de notre point de vue, arriveront «avant», cet avant est un ciel, car ils sont aussi libres et sujets aux tentations que nous.

Là se trouve l'illusion de l'idée du monde meilleur qui apparaît aujourd'hui, même chez les chrétiens, comme l'espérance véritable et la vraie mesure éthique. A ce qu'il me semble, le «Royaume de Dieu

Les fondements du droit en politique

«Dans les questions fondamentales du droit, où est en jeu la dignité de l'homme et de l'humanité, le principe majoritaire ne suffit pas. Le critère ultime et la motivation pour son travail comme politicien ne doit pas être le succès et encore moins le profit matériel. La politique doit être un engagement pour la justice et créer ainsi les conditions de fond pour la paix. Naturellement un politicien cherchera le succès sans lequel il n'aurait aucune possibilité d'action politique effective! Mais le succès est subordonné au critère de la justice, à la volonté de mettre en œuvre le droit et à l'intelligence du droit. Le succès peut aussi être une séduction, il peut ainsi ouvrir la route à la contrefaçon du droit, à la destruction de la justice. «Enlève le droit – et alors qu'est ce qui distingue l'État d'une grosse bande de brigands?» a dit un jour saint Augustin Nous Européens, nous savons par notre expérience que ces paroles ne sont pas un phantasme vide. Avec Hitler, Lénine, Staline, nous avons fait l'expérience de séparer le pouvoir du droit, de mettre le pouvoir contre le droit, de fouler aux pieds le droit, de sorte que l'État était devenu une bande de brigands très bien organisée, qui pouvait menacer le monde entier et le pousser au bord du précipice. Servir le droit et combattre la domination de l'injustice est et demeure la tâche fondamentale du politicien.

Pour une grande partie des matières à réguler juridiquement, le critère de la majorité peut être suffisant. Mais il est évident que dans les questions fondamentales du droit, où est en jeu la dignité de l'homme et de l'humanité, le principe majoritaire ne suffit pas: dans le processus de formation du droit, chaque personne qui a une responsabilité doit chercher elle-même les critères de sa propre orientation. Sur la base de cette conviction, les combattants de la résistance ont agi contre le régime nazi et contre d'autres régimes totalitaires, rendant ainsi un service au droit et à l'humanité tout entière. Pour ces personnes il était évident de façon incontestable que le droit en vigueur était, en réalité, une injustice.

Aujourd'hui l'homme a acquis un pouvoir jusqu'ici inimaginable, l'homme est en mesure de détruire le monde. Il peut se manipuler lui-même. Il peut, pour ainsi dire, créer des êtres humains et exclure d'autres êtres humains du fait d'être des hommes. « Comment reconnaissons-nous ce qui est juste ? Comment pouvons-nous distinguer entre le bien et le mal, entre le vrai droit et le droit seulement apparent ? La demande de Salomon reste la question décisive devant laquelle tout César, tout homme politique et la politique se trouvent aussi aujourd'hui : «Donne à ton serviteur un cœur docile pour gouverner ton peuple, pour discerner entre le bien et le mal» (1 R 3, 9)».

Bundestag, 22 septembre 2011.

est presque remplacé, dans la conscience générale des chrétiens, par l'utopie du monde meilleur à venir, pour lequel nous travaillons et qui devient le véritable point de référence de la morale – d'une morale qui, de nouveau, s'amalgame avec la philosophie de l'évolution et de l'histoire – et ses crée ses propres normes sur la base du calcul de l'«optimisation». Je ne nie pas que, de cette manière, se trouve stimulé un élan idéaliste parmi les jeunes générations, et que cela soit aussi une nouvelle source féconde d'action désintéressée.

Mais l'avenir ne suffit pas de soi à offrir la norme générale de l'activité humaine. Si le Royaume de Dieu s'atrophie en se réduisant au monde meilleur de demain, le présent finira par affirmer son droit vis-à-vis de l'avenir imaginaire. : l'évasion dans la drogue est la correspondance logique de la divinisation de l'utopie.

Comme il ne voit pas celle-ci se réaliser, l'homme se saisit d'elle lui-même ou bien court à sa poursuite. C'est pourquoi il est dangereux que la phraséologie du monde meilleur domine dans les intentions de prières et les prédications, et remplace subrepticement la foi par un placebo.

La chance du christianisme

Ce que je viens de dire pourra paraître à plus d'un par trop négatif. Mais notre but n'était pas de décrire la situation de l'Eglise dans son ensemble, avec tous ses aspects positifs et négatifs. Il était plutôt d'interroger les obstacles qui, dans le monde européen d'aujourd'hui, sont sur le chemin de la foi.

Et même sur ce thème délimité, je n'ai voulu en aucune manière être complet ; j'ai seulement cherché à retrouver, par-delà les problèmes particuliers qui émergent toujours à nouveau, les raisons profondes d'où naissent, sous des formes variées, les différentes difficultés.

L'existence moderne possède une sensibilité profonde qui empêche tout accès à la foi avant la discussion de certains sujets. Ce n'est que si nous apprenons à comprendre cette sensibilité que nous pourrons sortir de cette réaction et reprendre l'initiative.

Seulement alors, il nous sera possible de faire voir dans la foi, l'alternative que le monde attend après le naufrage de l'expérience libérale comme de l'expérience marxiste. Telle est la chance du christianisme aujourd'hui, et là se situe notre grave responsabilité comme chrétiens en ce temps. ■

Cardinal Joseph RATZINGER,
Laxenburg, 30 juin 1989

La loi naturelle : écologie de l'homme

Pour une grande partie des matières à réguler juridiquement, le critère de la majorité peut être suffisant. Mais il est évident que dans les questions fondamentales du droit, où est en jeu la dignité de l'homme et de l'humanité, le principe majoritaire ne suffit pas : dans le processus de formation du droit, chaque personne qui a une responsabilité doit chercher elle-même les critères de sa propre orientation...

Contrairement aux autres grandes religions, le christianisme n'a jamais imposé à l'État et à la société un droit révélé, ni un règlement juridique découlant d'une révélation. Il a au contraire renvoyé à la nature et à la raison comme vraies sources du droit - il a renvoyé à l'harmonie entre raison objective et subjective, une harmonie qui toutefois suppose le fait d'être toutes deux les sphères fondées dans la Raison créatrice de Dieu...

Pour le développement du droit et pour 1e développement de l'humanité, il a été décisif que les théologiens chrétiens aient pris position contre le droit religieux demandé par la foi dans les divinités et se soient mis du côté de la philosophie, reconnaissant la raison et la nature dans leur corrélation comme source juridique valable pour tous.

Saint Paul avait déjà fait ce choix quand, dans sa *Lettre aux Romains*, il affirmait : «*Quand des païens privés de la Loi, la Torah d'Israël, accomplissent naturellement les prescriptions de la Loi ... ils se tiennent à eux-mêmes lieu de Loi ; ils montrent la réalité de cette loi inscrite en leur cœur, à preuve le témoignage de leur conscience...*» (2, 14 s.). Ici apparaissent les deux concepts fondamentaux de nature et de conscience, où «conscience» n'est autre que le «cœur docile» de Salomon, la raison ouverte au langage de l'être.

Si avec cela jusqu'à l'époque des Lumières, de la Déclaration des Droits de l'Homme après la Seconde Guerre mondiale et jusqu'à la formation de notre Loi Fondamentale, la question des fondements de la législation semblait claire, un dramatique changement de la situation est arrivé au cours du dernier demi-siècle. L'idée du droit naturel est considérée aujourd'hui comme une doctrine catholique plutôt singulière, sur laquelle il ne vaudrait pas la peine de discuter en dehors du milieu catholique, de sorte qu'on a presque honte d'en mentionner même seulement le terme... Nous devons écouter le langage de la nature et y répondre avec cohérence.

Je voudrais cependant aborder avec force un point qui, aujourd'hui comme hier, est, me semble-t-il, largement négligé : il existe aussi une écologie de l'homme. L'homme aussi possède une nature qu'il doit respecter et qu'il ne peut manipuler à volonté. L'homme n'est pas seulement une liberté qui se crée de soi. L'homme ne se crée pas lui-même. Il est esprit et volonté, mais il est aussi nature et sa nature est juste quand il respecte la nature, l'écoute et quand il s'accepte lui-même pour ce qu'il est et qu'il accepte qu'il ne s'est pas créé de soi. C'est justement ainsi et seulement ainsi que se réalise la véritable liberté humaine ....

Sur la base de la conviction de l'existence d'un Dieu créateur se sont développées l'idée des droits de l'homme, l'idée d'égalité de tous les hommes devant la loi, la connaissance de l'inviolabilité de la dignité humaine en chaque personne et la conscience de la responsabilité des hommes pour leur agir.

Ces connaissances de la raison constituent notre mémoire culturelle. L'ignorer ou la considérer comme simple passé serait une amputation de notre culture dans son ensemble et la priverait de son intégralité. La culture de l'Europe est née de la rencontre entre Jérusalem, Athènes et Rome - de la rencontre entre la foi au Dieu d'Israël, la raison philosophique des Grecs et la pensée juridique de Rome. Cette triple rencontre forme l'identité profonde de l'Europe. Dans la conscience de la responsabilité de l'homme devant Dieu et dans la reconnaissance de la dignité inviolable de l'homme, de tout homme, cette rencontre a fixé des critères du droit, et les défendre est notre tâche en ce moment historique...

Benoît XVI,
discours au Bundestag,
21 septembre 2011

Création et évolution

On remet de plus en plus en question la séparation effectuée par la pensée chrétienne entre physique et métaphysique. Tout doit redevenir «physique». De plus en plus, l'évolutionnisme s'est cristallisé en un chemin qu'on emprunte pour faire disparaître définitivement la «métaphysique», pour rendre superflue l'*«hypothèse de Dieu»* (Laplace), et pour formuler une interprétation exclusivement «scientifique» du monde.

Une "philosophie première"

Une théorie de l'évolution globale interprêtant la totalité de la réalité est devenue une sorte de "philosophie première" qui représente en quelque sorte la véritable base pour une compréhension éclairée du monde.

Toute tentative visant à mettre en jeu d'autres arguments que ceux élaborés dans le cadre d'une telle théorie «positive», toute tentative de «métaphysique» passe inévitablement pour une régression par rapport à ces explications éclairées, pour un désir de se démarquer des affirmations universelles de la science.

La pensée chrétienne ne possède plus alors, dans ce cas, aucune valeur scientifique. Aucune *theologia physica* ne peut plus lui correspondre. D'un tel point de vue, seule la *theologia naturalis* représente la théorie de l'évolution et elle ne reconnaît justement aucun Dieu, ni de Créateur tel que l'entend le christianisme (de même que le judaïsme et l'islam), ni non plus d'âme de l'univers ou de force motrice intérieure comme l'entend le stoïcisme. On pourrait éventuellement, dans l'esprit du bouddhisme, considérer tout cet univers comme une illusion et ce chaos comme la véritable réalité, et ainsi justifier des formes de religions mystiques qui ne seraient du moins pas directement rivales avec ce rationalisme.

Est-ce que le dernier mot vient d'être dit ? Est-ce que la raison et le christianisme sont définitivement séparés d'après ces conclusions ? En tout cas, aucun chemin ne conduit vers une discussion au sujet de la portée de la théorie de l'évolution comme philosophie première et au sujet de l'exclusivité de la méthode positiviste comme seule forme de science et de rationalité. Cette discussion doit donc être abordée par les deux partis de façon objective et chacun doit être prêt à écouter l'autre, ce qui ne s'est produit jusqu'ici qu'à un degré très faible.

L'évolutionnisme s'est cristallisé en un chemin qu'on emprunte pour faire disparaître définitivement la «métaphysique», pour rendre superflue l'«hypothèse de Dieu» et pour formuler une interprétation exclusivement «scientifique» du monde.

Personne ne pourra sérieusement émettre des doutes sur les preuves scientifiques des processus de la microévolution. Reinhard Junker et Siegfried Scherer disent à ce propos dans leur *Traité critique* sur l'évolution : *«De tels processus* (le processus de microévolution) *sont connus de diverses manières dans les processus naturels de variation et de formation. Des perspectives considérables sur l'apparente faculté d'adaptation des organismes vivants résultent des recherches effectuées à leur sujer par la biologie évolutive».* La recherche sur l'origine est qualifiée à juste titre de discipline reine de la biologie.

Si un religieux questionnait le rationalisme moderne, il ne s'appuierait pas sur ces perspectives, mais sur l'extension à une philosophie universalis, qui deviendrait une révélation universelle de la réalité et qui ne laisserait plus en arrière aucun autre plan de pensée. Au sein même de la théorie de l'évolution et lors du passage de la micro à la macroévolution s'annonce le problème à propos duquel Szathmary et Maynard Smith, tous deux adeptes convaincus de l'évolutionnisme, déclarent toutefois : *«Il n'y a pas de raison théorique qui pourrait laisser entendre que les branches de l'évolution deviendraient plus complexes avec le temps ; il*

«La façon dont l'homme traite l'environnement influence les modalités avec lesquelles il se traite lui-même et réciproquement. C'est pourquoi la société actuelle doit réellement reconsidérer son style de vie qui, en de nombreuses régions du monde, est porté à l'hédonisme et au consumérisme, demeurant indifférente aux dommages qui en découlent. Un véritable changement de mentalité est nécessaire qui nous amène à adopter de nouveaux styles de vie «dans lesquels les éléments qui déterminent les choix de consommation, d'épargne et d'investissement soient la recherche du vrai, du beau et du bon, ainsi que la communion avec les autres hommes pour une croissance commune». (CIV- 51).

n'y a pas non plus de preuves empiriques qui prévoiraient que cela arrive».

Une théorie définitive ?

La question qu'il faut poser ici va assurément plus loin : il s'agit de savoir si la théorie de l'évolution peut être présentée comme théorie universelle de la réalité, au-delà de laquelle d'autres questions sur l'origine et l'essence des choses ne seraient plus permises ni nécessaires, ou bien si de telles questions de dernière extrémité ne dépasseraient tout de même pas le domaine des choses purement interrogeables par les sciences naturelles.

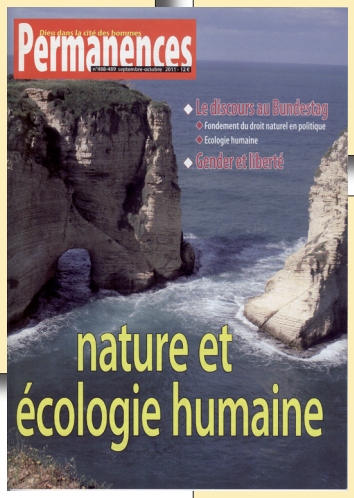
Je voudrais poser cette question de façon encore plus concrète. Est-ce que tout est dit avec le genre de réponses telles que nous les trouvons chez Popper dans la formulation suivante par exemple : *«La vie, telle que nous la connaissons, se compose de «corps» physiques (plus précisément de processus et de structures) qui résolvent des problèmes. C'est ce que les différentes espèces ont «appris» avec la sélection naturelle, c'est-à-dire avec la méthode «reproduction plus variations» ; une méthode qui a de son côté été apprise d'après la même méthode. C'est un recours, mais il n'est pas infini»* ?

Foi chrétienne et raison

Je ne crois pas. En fin de compte, il s'agit d'une alternative qui ne peut plus être réduite à l'aspect scientifique, ni au fond à l'aspect philosophique. Il faut plutôt se demander si la raison, ou le rationnel, est ou n'est pas au début de toutes choses et constitue ou ne constitue pas leur fondement. Il faut se demander si la réalité est apparue par hasard et nécessité (ou, selon Popper se rattachant aux idées de Butler, par *luck and cunning* - par un heureux hasard et par probabilité), et provient donc de l'irrationnel - la raison étant un sous-produit dérivé par hasard de l'irrationnel devient donc insignifiante au bout du compte dans l'océan de l'irrationnel -, ou bien si ce qui fonde la conviction fondamentale de la foi chrétienne est sa philosophie reste vrai : *In principio erat Verbum* - Au commencement de toutes choses est la force créatrice de la raison. La foi chrétienne a fait aujourd'hui comme par le passé l'option de la priorité de la raison et du rationnel.

"Il apparaît toujours plus clairement que le thème de la dégradation environnementa-le met en cause les comportements de chacun de nous, les styles de vie et les modèles de consommation et de production actuellement dominants, souvent indéfendables du point de vue social, environnemental et même économique"

Message pour la célébration de la journée mondiale de la paix, 2010.



Ce texte du Cardinal Ratzinger, ainsi que ces citations de Benoît XVI sont extraits de notre n° 488-489.

Comme nous l'avons déjà dit, nous ne pouvons plus trancher cette ultime question par des arguments scientifiques et la pensée philosophique elle-même a aussi atteint ses limites à ce sujet. Dans ce sens, il ne reste aucune possibilité ultime de démontrer l'option fondatrice du chrsitianisme.

Mais la raison peut-elle véritablement renoncer à la priorité du rationnel sur l'irrationnel, au caractère premier et originel du *Logos*, sans s'annuler elle-même ?

Le modèle d'interprétation présenté par Popper, qu'on retrouve dnas d'autres représentations de la «philosophie première» sous la forme de différentes variations, montre que la raison, et, au même degré, l'irrationnel, ne peut absolument pas faire autrement que de penser rationnellement (résoudre des problèmes, apprendre des méthodes !), et érige ce faisant de façon implicite la primauté de la raison infirmée précédemment.

En ayant opté pour la primauté de la raison, le christianisme reste encore aujourd'hui un "rationnalisme", et je pense qu'un rationnalisme qui se dépouillerait de cette option ne représenterait pas une évolution contre toute apparence, mais une involution du rationnalisme.

Nous avions vu que, pour les premiers chrétiens, les concepts de nature, d'homme, de Dieu, de morale et de religion étaient liés entre eux de manière indissoluble et que c'était justement cette association qui avait aidé à une meilleure compréhension du christianisme lors de la crise des dieux et de la crise du rationnalisme antique.

En somme, la religion orientée vers une vision rationnelle de la réalité, la morale

"En plus de l'écologie de la nature, il y a donc une "écologie" que nous pourrions appeler "humaine" qui requiert parfois une "écologie sociale". Et cela implique pour l'humanité, si la paix lui tient à coeur, d'avoir toujours plus présents à l'esprit les liens qui existent entre l'écologie naturelle, à savoir le respect de la nature, et l'écologie humaine. L'expérience montre que toute attitude irrespectueuse envers l'environnement porte préjudice à la convivialité humaine, et inversement. Un lien indissoluble apparaît toujours plus clairement entre la paix avec la création et la paix entre les hommes"

Message pour la célébration de la journée mondiale de la paix, 2007.

"La dégradation de l'environnement est en effet étroitement liée à la culture qui façonne la communauté humaine : quand "l'écologie humaine" est respectée dans la société, l'écologie proprement dite en tire aussi avantage. De même que les verus humaines sont connexes, si bien que l'affaiblissement de l'une met en danger les autres, ainsi le système écologique s'appuie sur le respect d'un projet qui concerne aussi bien la saine coexistence dans la société que le bon rapport avec la nature"

Caritas in Veritate, 2009, § 48-51

comme élément de cette vision et son application concrète soumise à la primauté de l'amour s'associèrent. La primauté du *Logos* et la primauté de l'amour se révélèrent identiques.

Le *Logos* n'apparaît pas seulement comme raison mathématique à la base de toutes choses, mais comme amour créateur jusqu'au point de devenir «souffrant avec» avec la créature.

L'évolutionnisme, fondateur de morale

La conception cosmique de la religion, qui honore le créateur dans la puissance de l'être, et sa conception existentielle, la question de la rédemption, s'interpénétrèrent et devinrent une seule et comme conception.

Dans les faits, chaque explication de la réalité reste insuffisante et ne peut même pas justifier une morale profonde et judicieuse. En réalité, l'évolutionnisme s'efforçant d'aller jusqu'à être une *philosophia universalis*, a aussi essayer de fonder une morale de façon nouvelle et évolutionniste.

Mais cette morale évolutionniste a peu de consolations à offrir, étant donné qu'elle trouve ses concepts de base inévitablement dans le modèle de la sélection, c'est-à-dire dans la lutte pour la survie, dans la suprématie du plus fort, dans l'adaptation réussie. Et même là où on cherche à l'embellir de différentes façons, la morale qui subsiste est toujours une morale inhumaine. Les efforts visant à distiller le rationnel à partir de l'irrationnel absolu échouent ici bien évidemment.

Tous ces efforts ne servent pas à grand chose si l'on veut atteindre une éthique de la paix universelle, une pratique de l'amour de son prochain et le nécessaire triomphe sur son amour-propre, choses dont nous avons besoin.

La tentative, dans cette crise de l'humanité, de redonner un sens compréhensible au concept du christianisme comme *religio vera*, doit prendre appui avec la même intensité sur l'orthopraxie et l'orthodoxie. De nos jours, tout comme auparavant d'ailleurs, il doit être composé à sa base du principe suivant : que l'amour et la raison, piliers de la réalité, aillent de pair et ne fassent qu'un.

La vraie raison est l'amour et l'amour est la vraie raison. Dans leur unité, ils sont les vrais fondements et le but de tout ce qui est réel. ■

Cardinal Joseph RATZINGER,
discours à la Sorbonne,
27 novembre1999

Conjuguer la théologie du corps et celle de l'amour

pour trouver l'unité du chemin de l'homme

In Permanences 486-487, juillet-août 2011.

Peu de temps après la mort de Michel-Ange, Paolo Véronèse fut convoqué par l'Inquisition, accusé d'avoir peint des figures inappropriées autour de la Dernière Cène. Le peintre répondit que dans la chapelle Sixtine également, les corps étaient représentés nus, de façon peu respectueuse. Ce fut précisément l'inquisiteur qui prit la défense de Michel-Ange à travers une réponse devenue célèbre : *«Ne sais-tu pas qu'il n'y a rien dans ces figures qui ne soient de l'Esprit ?»*.

Vivant à l'époque moderne, nous avons du mal à comprendre ces paroles, car le corps nous apparaît comme une matière inerte, lourde, opposée à la connaissance et à la liberté propres à l'esprit. Mais les corps peints par Michel-Ange sont habités de lumière, de vie, de splendeur. Il voulait montrer ainsi que nos corps cachent un mystère. En eux, l'esprit se manifeste et est à l'œuvre. Ils sont appelés à être des corps spirituels, comme le dit saint Paul (Co 15, 44).

Le langage du véritable amour

Nous pouvons alors nous demander : ce destin du corps peut-il illuminer les étapes de son chemin ? Si notre corps est appelé à être spirituel, son histoire ne devra-t-elle pas être celle de l'alliance entre le corps et l'esprit ? En effet, loin de s'opposer à l'esprit, le corps est le lieu où l'esprit peut habiter. A la lumière de cela, il est possible de comprendre que nos corps ne sont pas une matière inerte, mais qu'ils parlent, si nous savons les écouter, le langage du véritable amour.

Le premier mot de ce langage se trouve dans la création de l'homme. Le corps nous parle d'une origine que nous n'avons pas conférée à nous-mêmes. *«C'est toi... qui m'as tissé au ventre de ma mère»*, dit le Psalmiste au Seigneur (Ps 139, 13). Nous pouvons affirmer que le corps, en nous révélant l'Origine, porte en lui une signification filiale, car il nous rappelle notre engendrement, qui puise, à travers nos parents qui nous ont transmis la vie, au Dieu Créateur. Ce n'est que lorsqu'il reconnaît l'amour originel qui lui a donné la vie que l'homme peut s'accepter, qu'il peut se réconcilier avec la nature et avec le monde.

A la création d'Adam suit celle d'Ève. La chair, reçue de Dieu, est appelée à rendre possible l'union d'amour entre l'homme et la femme et à transmettre la vie. Les corps d'Adam et d'Ève apparaissent, avant la chute, en parfaite harmonie. Il y a en eux un langage qu'ils

La logique de la gratuité

«A la base de tout, il y a des hommes et des femmes, il y a des personnes, des consciences, mues par la force de la vérité et du bien (...) C'est dans la formation des consciences que l'Église offre à la société sa contribution la plus personnelle et la plus précieuse.

Une contribution qui commence dans la famille et qui trouve un important renforcement dans la paroisse, où les enfants et les adolescents, et ensuite les jeunes apprennent à approfondir les Saintes Écritures, qui sont le «grand code» de la culture européenne ; et en même temps ils apprennent le sens de la communauté fondée sur le don, non sur l'intérêt économique ou sur l'idéologie, mais sur l'amour, qui est *«la force dynamique essentielle du vrai développement de chaque personne et de l'humanité tout entière»* (*Caritas in veritate*, n° 1).

Cette logique de la gratuité, apprise dans l'enfance et dans l'adolescence, se vit ensuite dans tous les domaines, dans le jeu et dans le sport, dans les relations interpersonnelles, dans l'art, dans le service volontaire des pauvres et de ceux qui souffrent. Une fois assimilée, elle peut se décliner dans les domaines plus complexes de la politique et de l'économie, participant à la construction d'une cité (polis) qui soit accueillante et hospitalière, et en même temps qui ne soit pas vide, ni faussement neutre, mais riche de contenus humains, à la forte consistance éthique».

Zagreb, 4 juin 2011

"Le grand défi de la Nouvele Evangélisation, que Jean-Paul II a proposé avec un tel élan, a besoin d'être soutenu par une réflexion véritablement approfondie sur l'amour humain, dans la mesure où cet amour est précisément une voie privilégiée que Dieu a choisie pour se révéler Lui-même à l'homme et que c'est dans cet amour qu'il l'appelle à une communion dans la vie trinitaire".

Discours à l'occasion du 25e anniversaire de la fondation de l'Institut Jean-Paul II, 11 mai 2006. Perma 486-487

n'ont pas créé, un eros enraciné dans leur nature, qui les invite à se recevoir mutuellement par le Créateur, pour pouvoir ainsi se donner. Nous comprenons alors que, dans l'amour, l'homme est «recréé». *«Incipit vita nova»*, disait Dante, la vie de la nouvelle unité des deux en une seule chair. La véritable fascination de la sexualité naît de la grandeur de cet horizon qui s'ouvre : la beauté intégrale, l'univers de l'autre personne et du «nous» qui naît dans l'union, la promesse de communion qui se cache, la fécondité nouvelle, le chemin que l'amour ouvre vers Dieu, source de l'amour. L'union en une seule chair se fait alors union de toute la vie, tant que l'homme et la femme deviennent également un seul esprit. C'est ainsi que s'ouvre un chemin dans lequel le corps nous enseigne la valeur du temps, de la lente maturation dans l'amour. Dans cette lumière, la vertu de la chasteté reçoit un nouveau sens. Ce n'est pas un «non» aux plaisirs et à la joie de la vie, mais le grand «oui» à l'amour comme communication profonde entre les personnes, qui exige temps et respect, comme chemin parcouru ensemble vers la plénitude et comme amour qui devient capable d'engendrer la vie et d'accueillir généreusement la vie nouvelle naissante.

Il est certain que le corps contient également un langage négatif : il nous parle de l'oppression de l'autre, du désir de posséder et d'exploiter. Toutefois, nous savons que ce langage n'appartient pas au dessein originel de Dieu, mais qu'il est le fruit du péché. Lorsqu'on le détache de son sens filial, de son lien avec le Créateur, le corps se rebelle contre l'homme, il perd sa capacité de faire transparaître la communion et devient le terrain de l'appropriation de l'autre.

N'est-ce pas là le drame de la sexualité, qui demeure aujourd'hui renfermée dans le cercle restreint de son corps et dans l'émotivité, mais qui en réalité ne peut s'accomplir que dans l'appel à quelque chose de plus grand ?

A ce propos Jean-Paul II parlait de l'humilité du corps. Un personnage de Claudel dit à son bien-aimé : *«de cette promesse que mon corps t'a faite, je suis impuissante à m'acquitter»*, et se voit répondre : *«le corps se dissout mais la promesse qu'il m'a faite ne se dissout pas»* (*Le soulier de satin*, Jour III, scène XIII). La force de cette promesse explique que la Chute n'est pas la dernière parole sur le corps dans l'histoire du salut. Dieu offre à l'homme également un chemin de rédemption du corps, dont le langage est préservé dans la famille.

Si, après la Chute, Ève reçoit ce nom, Mère des vivants, cela témoigne que la force du péché ne réussit pas à effacer le langage originel du corps, la bénédiction de vie que Dieu continue d'offrir quand l'homme et la femme s'unissent en une seule chair.

La fécondité de l'amour

La famille, voilà le lieu où la théologie du corps et la théologie de l'amour se mêlent. Ici, on apprend la bonté du corps, son témoignage d'une origine bonne, dans l'expérience d'amour que nous recevons de nos parents. Ici l'on vit le don de soi dans une seule chair, dans la charité conjugale qui allie les époux. Ici, l'on fait l'expérience de la fécondité de l'amour, et la vie se mêle à celle d'autres générations. C'est dans la

«La famille est le lieu où les enfants et les adolescents, et ensuite les jeunes... apprennent le sens de la communauté fondée sur le don, non sur l'intérêt économique ou sur l'idéologie, mais sur l'amour, qui est *«la force dynamique essentielle du vrai développement de chaque personne et de l'humanité tout entière»**. Cette logique de la gratuité, apprise dans l'enfance et dans l'adolescence, se vit ensuite dans tous les domaines, dans le jeu et dans le sport, dans les relations interpersonnelles, dans l'art, dans le service volontaire des pauvres et de ceux qui souffrent. Une fois assimilée, elle peut se décliner dans les domaines plus complexes de la politique et de l'économie, participant à la construction d'une cité (polis) qui soit accueillante et hospitalière, et en même temps qui ne soit pas vide, ni faussement neutre, mais riche de contenus humains, à la forte consistance éthique».

Perma 486-487 Benoît XVI, Zagreb, 4 juin 2011

* in *Caritas in Veritate*

En tant que chrétiens nous sommes toujours des étrangers

«Nous voyons aujourd'hui que dans le monde les chrétiens sont le groupe le plus persécuté car non conforme, car stimulus, car contre les tendances de l'égoïsme et du matérialisme. Bien sûr, les chrétiens ne sont pas seulement étrangers, nous sommes aussi des nations chrétiennes, nous sommes fiers d'avoir contribué à la formation de la culture, il y a un patriotisme sain, une joie saine d'appartenir à une nation qui a une grande histoire de culture de la foi. Mais nous sommes toujours des étrangers. Dans le milieu du travail, les chrétiens sont une minorité, ils se trouvent dans une situation d'étrangeté, d'émerveillement que l'on puisse aujourd'hui encore croire et vivre de cette façon. Cela appartient aussi à notre vie, c'est une façon d'être crucifié avec le Christ, que d'être des étrangers, qui ne vivent pas selon la manière dont ils vivent tous, mais vivent selon sa parole dans la grande diversité de ce qu'ils disent tous. Et le chrétien doit répondre : "tout le monde le fait, et pourquoi pas moi ? Pas moi, parce que je veux vivre selon Dieu"».

Méditation pour 190 séminaristes de Rome,
de 5 séminaires diocésains,
transcription de Angela Ambrogetti (9/2/2013).

famille que l'homme découvre sa capacité à être en relation, non comme un individu autonome qui se réalise seul, mais comme fils, époux, parent, dont l'identité se fonde dans le fait d'être appelé à l'amour, à être reçu par les autres et à se donner aux autres.

Ce chemin de la création trouve sa plénitude avec l'Incarnation, avec la venue du Christ. Dieu a assumé le corps, il s'est révélé en lui. Le mouvement du corps vers le haut est ici intégré dans un autre mouvement plus originel, le mouvement humble de Dieu qui s'abaisse vers le corps, pour ensuite l'élever vers lui. En tant que Fils, il a reçu le corps filial dans la gratitude et dans l'écoute du Père ; et il a donné ce corps pour nous, pour engendrer ainsi le nouveau corps de l'Église. La liturgie de l'Ascension chante cette histoire de la chair, qui a péché en Adam, et a été assumée et rachetée par le Christ. C'est une chair qui devient toujours plus pleine de lumière et d'Esprit, pleine de Dieu. C'est ainsi qu'apparaît la profondeur de la théologie du corps. ■

Benoît XVI,
Discours aux participants
à la rencontre organisée par
l'Institut pontifical Jean-Paul II pour les études sur
le mariage et la famille, 13 mai 2011.

ET AUSSI... le travail et l'économie

➪ «La créature humaine, qui est de nature spirituelle, se réalise dans les relations interpersonnelles. Plus elle les vit de manière authentique, plus son identité personnelle mûrit également. Ce n'est pas en s'isolant que l'homme se valorise lui-même, mais en se mettant en relation avec les autres et avec Dieu.

L'importance de ces relations devient alors fondamentale. Cela vaut aussi pour les peuples. Pour leur développement, une vision métaphysique de la relation entre les personnes est donc très utile. A cet égard, la raison trouve une inspiration et une orientation dans la révélation chrétienne, selon laquelle la communauté des hommes n'absorbe pas en soi la personne, anéantissant son autonomie, comme cela se produit dans les diverses formes de totalitarisme, mais elle la valorise encore davantage car le rapport entre individu et communauté est celui d'un tout vers un autre tout». (Caritas in Veritate, 53)

➪ «Le profit est utile si, en tant que moyen, il est orienté vers un but qui lui donne un sens relatif aussi bien quant à la façon de le créer que de l'utiliser. La visée exclusive du profit, s'il est produit de façon mauvaise ou s'il n'a pas le bien commun pour but ultime, risque de détruire la richesse et d'engendrer la pauvreté». (Caritas in Veritate, 21)

➪ «Abandonné au seul principe de l'équivalence de valeur des biens échangés, le marché n'arrive pas à produire la cohésion sociale dont il a pourtant besoin pour bien fonctionner. Sans formes internes de solidarité et de confiance réciproque, le marché ne peut pleinement remplir sa fonction économique. Aujourd'hui, c'est cette confiance qui fait défaut, et la perte de confiance est une perte grave ». (Caritas in Veritate, 34)

➪ «Si le développement économique, social et politique veut être authentiquement humain, il doit prendre en considération le principe de gratuité comme expression de fraternité». (Caritas in Veritate, 34)

➪ «. [...] Le grand défi qui se présente à nous [...] est celui de montrer, au niveau de la pensée comme des comportements, que non seulement les principes traditionnels de l'éthique sociale, tels que la transparence, l'honnêteté et la responsabilité ne peuvent être négligées ou sous-évaluées, mais aussi que dans les relations marchandes le principe de gratuité et la logique du don, comme expression de la fraternité, peuvent et doivent trouver leur place à l'intérieur de l'activité économique normale.» (Caritas in Veritate, 36)

➪ «C'est une exigence de l'homme de ce temps, mais aussi une exigence de la raison économique elle-même. C'est une exigence conjointe de la charité et de la vérité.» (Caritas in Veritate, 36)

➪ «Si hier on pouvait penser qu'il fallait d'abord rechercher la justice et que la gratuité devait intervenir ensuite comme un complément, aujourd'hui, il faut dire que sans la gratuité on ne parvient même pas à réaliser la justice. [...] La charité dans la vérité, dans ce cas, signifie qu'il faut donner forme

et organisation aux activités économiques qui, sans nier le profit, entendent aller au-delà de la logique de l'échange des équivalents et du profit comme but en soi» (Caritas in Veritate, 38).

➪ «Le marché de la gratuité n'existe pas et on ne peut imposer par la loi des comportements gratuits. Pourtant, aussi bien le marché que la politique ont besoin de personnes ouvertes au don réciproque» (Civitas in Veritate- 39).

ET AUSSI... liberté, vérité, responsabilité

➪ «Dans une société où la vérité n'est pas recherchée et où on ne cherche pas à l'atteindre, toute forme d'exercice authentique de la liberté est aussi affaiblie, ouvrant la voie à une attitude libertaire et à un individualisme qui nuisent à la protection du bien de la personne et de la société entière». Congrégation pour la Doctrine de la Foi, le 24 novembre 2002

➪ «La vocation [de tout homme] est un appel qui réclame une réponse libre et responsable.

Le développement humain intégral suppose la liberté responsable de la personne et des peuples: aucune structure ne peut garantir ce développement en dehors et au-dessus de la responsabilité humaine. (Caritas in veritate, 17).

ET AUSSI... pas de liberté sans Dieu

➪ «Une liberté ennemie ou indifférente à l'égard de Dieu finit par se nier elle-même et ne garantit pas le plein respect de l'autre.

➪ Une volonté qui se croit radicalement incapable de rechercher la vérité et le bien n'a plus de raisons objectives ni de motifs pour agir, sinon ceux que lui imposent ses intérêts momentanés et contingents, elle n'a pas «une identité» à conserver et à construire en opérant des choix vraiment libres et conscients.

➪ Elle ne peut donc revendiquer le respect de la part d'autres « volontés », elles aussi détachées de leur être plus profond et qui, de ce fait, peuvent faire valoir d'autres «raisons» ou même aucune «raison».

➪ L'illusion que l'on puisse trouver dans le relativisme moral la clé d'une coexistence pacifique, est en réalité l'origine des divisions et de la négation de la dignité des êtres humains» (message pour la paix, 2011).

➪ Les «messianismes prometteurs, mais bâtisseurs d'illusions» [38] fondent toujours leurs propositions sur la négation de la dimension transcendante du développement, étant certains de l'avoir tout entier à leur disposition.Cette fausse sécurité se change en faiblesse, parce qu'elle entraîne l'asservissement de l'homme, réduit à n'être qu'un moyen en vue du développement, tandis que l'humilité de celui qui accueille une vocation se transforme en autonomie véritable, parce qu'elle libère la personne ». (CIV-17)

ET AUSSI... il n'est pas facile d'être chrétien

➪ «Aujourd'hui, on ne peut plus être chrétien simplement du fait de vivre dans une société qui a des racines chrétiennes : même celui qui naît dans une famille chrétienne et qui reçoit une éducation religieuse doit, chaque jour, renouveler le choix d'être chrétien, c'est-à-dire donner à Dieu la première place,face aux tentations qu'une culture sécularisée lui propose continuellement, face au jugement critique de nombreux contemporains».

➪ «Les épreuves auxquelles la société actuelle soumet le chrétien, sont en effet très nombreuses, et elles touchent la vie personnelle et la vie sociale. Il n'est pas facile d'être fidèle au mariage chrétien, de pratiquer la miséricorde dans la vie quotidienne, de laisser de la place à la prière et au silence intérieur ; il n'est pas facile de s'opposer publiquement à des choix qui pour beaucoup vont de soi, comme l'avortement en cas de grossesse non désirée, l'euthanasie en cas de maladie grave, ou la sélection des embryons pour empêcher des maladies héréditaires. La tentation de mettre de côté la foi elle-même est toujours présente et la conversion devient une réponse à Dieu qui doit être confirmée plus d'une fois au cours de la vie».

Benoît XVI, première et avant-dernière audience publique du mercredi après l'annonce de sa renonciation à sa charge, 13.02.2013

ET AUSSI... l'impasse du relativisme

➪ «Dans l'actuel contexte social, où des peuples et des cultures entrent en contact, le développement de ces droits universels, intangibles, inaliénables et indivisibles, est obligatoire.

➪ J'ai souvent dénoncé les dangers associés au relativisme des valeurs, des droits et des devoirs qui, s'ils n'étaient pas une base objective et rationnelle commune, dériveraient de cultures particulières, de leurs lois et jugements particuliers. Sans cela, comment les institutions internationales comme le Conseil de l'Europe pourraient-elles assurer cette base ?...

Comment pourrait-il favoriser un dialogue fructueux entre des cultures aux valeurs différentes… sans valeurs universelles admises par tous ses états membres ?

➪ Ces valeurs, ces droits et devoirs, trouvent leur origine dans la dignité naturelle de l'homme, dans ce que la raison humaine peut comprendre. Loin de l'entraver, la foi chrétienne favorise cette recherche et invite à rechercher un fondement surnaturel à cette dignité».

Benoît XVI, au Bureau de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, qui célèbre le 60e anniversaire de la Convention européenne sur les droits de l'homme, le 8.9.2010

ET AUSSI… cohérence entre la foi et la vie

➪ «Les orientations données dans cette Note veulent éclairer un des aspects les plus importants de l'unité de la vie chrétienne : la cohérence entre la foi et la vie, entre l'Évangile et la culture, rappelée par le Concile Vatican II.

➪ Puissent les fidèles être désireux de pouvoir «mener toutes leurs activités terrestres en unissant dans une vivante synthèse tous les efforts humains, familiaux, professionnels, scientifiques ou techniques, et les valeurs religieuses, sous la haute ordonnance desquelles tout est coordonné à la gloire de Dieu».

Cardinal Ratzinger,Congrégation pour la Doctrine de la Foi, 24.11. 2002, Solennité du Christ Roi de l'Univers.

ET AUSSI… éduquer le goût pour le juste et le vrai

➪ «La paix pour tous naît de la justice de chacun. Personne ne peut éluder cette tâche essentielle de promouvoir la justice, selon ses propres compétences et ses responsabilités.

➪ J'invite particulièrement les jeunes, qui maintiennent toujours vive la tension vers des idéaux, à avoir de la patience et de la ténacité dans la recherche de la justice et de la paix, dans l'éducation du goût pour ce qui est juste et vrai, même si cela peut comporter des sacrifices et aller à contre-courant».

Benoît XVI, 1er janvier 2011.

ET AUSSI… l'identité européenne

➪ «La culture de l'Europe est née de la rencontre entre Jérusalem, Athènes et Rome – de la rencontre entre la foi au Dieu d'Israël, la raison philosophique des Grecs et la pensée juridique de Rome. Cette triple rencontre forme l'identité profonde de l'Europe. Dans la conscience de la responsabilité de l'homme devant Dieu et dans la reconnaissance de la dignité inviolable de l'homme, de tout homme, cette rencontre a fixé des critères du droit, et les défendre est notre tâche en ce moment historique».

Discours au Bunderstag, 22 septembre 2011.

ET AUSSI… la conscience

➪ «La qualité de la vie sociale et civile, la qualité de la démocratie dépendent en bonne partie de ce point «critique» qu'est la conscience, de la façon dont on l'entend et de tout ce qui est investi pour sa formation.

➪ Si la conscience, selon la pensée moderne prédominante, est réduite au domaine du subjectif, où sont reléguées la religion et la morale, la crise de l'Occident n'a pas de remède et l'Europe est destinée à la régression.

➪ Si au contraire la conscience est redécouverte comme lieu de l'écoute de la vérité et du bien, lieu de la responsabilité devant Dieu et devant les frères en humanité – qui est la force contre toute dictature – alors il y a de l'espérance pour l'avenir».

Benoît XVI, 4 juin 2011

ET AUSSI… l'autorité

➪ «Pour l'homme, l'autorité signifie souvent possession, pouvoir, domination, et succès. Pour Dieu, en revanche, l'autorité signifie service, humilité, et amour ; cela signifie entrer dans la logique de Jésus qui s'incline pour laver les pieds des disciples (cf. Jn13,5), qui cherche le vrai bien de l'homme, qui guérit les blessures, qui est capable d'un amour si grand qu'il donne la vie, parce qu'il est l'Amour. Dans une de ses lettres, sainte Catherine de Sienne écrit : «Il faut que nous comprenions et sachions, en vérité, avec la lumière de la foi, que Dieu est l'amour suprême et éternel, et qu'il ne peut rien vouloir d'autre que notre bien» (Ep. 13 in: Le Lettere, vol. 3, Bologna 1999, 206)».

Benoît XVI, Angelus du 28 janvier 2012.

ET AUSSI... sainte Jeanne d'Arc

Je voudrais aujourd'hui vous parler de Jeanne d'Arc, une jeune sainte de la fin du Moyen-âge, morte à 19 ans, en 1431. Cette sainte française, citée à plusieurs reprises dans le Catéchisme de l'Eglise catholique, est particulièrement proche de sainte Catherine de Sienne, patronne d'Italie et de l'Europe, dont j'ai parlé dans une récente catéchèse.

Les femmes fortes du Moyen-Age

Ce sont en effet deux jeunes femmes du peuple, laïques et consacrées dans la virginité ; deux mystiques engagées non dans le cloître, mais au milieu de la réalité la plus dramatique de l'Eglise et du monde de leur temps. Ce sont peut-être les figures les plus caractéristiques de ces «femmes fortes» qui, à la fin du Moyen-âge, portèrent sans peur la grande lumière de l'Evangile dans les complexes événements de l'histoire. Nous pourrions les rapprocher des saintes femmes qui restèrent sur le Calvaire, à côté de Jésus crucifié et de Marie sa Mère, tandis que les Apôtres avaient fui et que Pierre lui-même l'avait renié trois fois.

L'Eglise, à cette époque, vivait la crise profonde du grand schisme d'Occident, qui dura près de 40 ans. Lorsque Catherine de Sienne meurt, en 1380, il y a un Pape et un Antipape ; quand Jeanne naît en 1412, il y a un Pape et deux Antipapes. Avec ce déchirement à l'intérieur de l'Eglise, des guerres fratricides continuelles divisaient les peuples chrétiens d'Europe, la plus dramatique d'entre elles ayant été l'interminable «Guerre de cent ans» entre la France et l'Angleterre.

Jeanne d'Arc ne savait ni lire ni écrire, mais elle peut être connue dans la profondeur de son âme grâce à deux sources d'une valeur historique exceptionnelle : les deux Procès qui la concernent. Le premier, le Procès de condamnation (PCon), contient la transcription des longs et nombreux interrogatoires de Jeanne durant les derniers mois de sa vie (février-mai 1431), et raporte les paroles mêmes de la sainte. Le second, le Procès en nullité de la condamnation, ou de «réhabilitation» (PNul), contient les dépositions d'environ 120 témoins occulaires de toutes les périodes de sa vie[1].

Jeanne naît à Domremy, un petit village à la frontière entre la France et la Lorraine. Ses parents sont des paysans aisés, connus de tous comme d'excellents chrétiens. Elle reçoit d'eux une bonne éducation religieuse, avec une influence importante de la spiritualité du Nom de Jésus, enseignée par saint Bernardin de Sienne et répandue en Europe par les franciscains. Au Nom de Jésus est toujours uni le Nom de Marie et ainsi, sur un fond de religiosité populaire, la spiritualité de Jeanne est profondément christocentrique et mariale. Depuis l'enfance, elle démontre une grande charité et compassion envers les plus pauvres, les malades et tous les souffrants, dans le contexte dramatique de la guerre.

Expérience mystique et mission politique

De ses propres paroles nous apprenons que la vie religieuse de Jeanne mûrit comme expérience mystique à partir de l'âge de 13 ans (PCon, I, p. 47-48). A travers la «voix» de l'archange saint Michel, Jeanne se sent appelée par le Seigneur à intensifier sa vie chrétienne ainsi qu'à s'engager personnellement pour la libération de son peuple. Sa réponse immédiate, son «oui», et le vœu de virginité, avec un nouvel engagement dans la vie sacramentelle et dans la prière : participation quotidienne à la Messe, confession et communion fréquentes, longs temps de prière silencieuse devant le Crucifix ou l'image de la Vierge.

La compassion et l'engagement de la jeune paysanne française face à la souffrance de son peuple sont encore renforcés par son rapport mystique avec Dieu. L'un des aspects les plus originaux de la sainteté de cette jeune fille est précisément ce lien entre l'expérience mystique et la mission politique. Après les années de vie cachée et de maturation intérieure s'ensuivent deux brèves, mais intenses années de sa vie publique: une année d'action et une année de passion.

Au début de l'année 1429, Jeanne entame son œuvre de libération. Les nombreux témoignages nous montrent cette jeune femme de 17 ans seulement, comme une personne très forte et décidée, capable de convaincre des hommes incertains et découragés. Surmontant tous les obstacles, elle rencontre le Dauphin de France, le futur roi Charles VII, qui à Poitiers la soumet à un examen mené par plusieurs théologiens de l'université. Leur avis est positif : en elle, ils ne voient rien de mal, seulement une bonne chrétienne.

Le 22 mars 1429, Jeanne dicte une importante lettre au roi d'Angleterre et à ses hommes qui assiègent la ville d'Orléans (ibid., p. 221-222). Sa proposition est une véritable paix dans la justice entre les deux peuples chrétiens, à la lumière des noms de Jésus et de Marie, mais elle est rejetée, et Jeanne doit s'engager dans la lutte pour la libération de la ville, qui advient le 8 mai.

L'autre moment culminant de son action politique est le couronnement du roi Charles VII à Reims, le 17 juillet 1429. Pendant toute une année, Jeanne vit avec les soldats, accomplissant au milieu d'eux une vraie mission d'évangélisation. Nombreux sont leurs témoignages sur sa bonté, son courage et son extraordinaire pureté. Elle est appelée par tous et elle-même se définit comme «la pucelle», c'est-à-dire la vierge.

La passion de Jeanne débute le 23 mai 1430, lorsqu'elle tombe prisonnière entre les mains de ses ennemis. Le 23 décembre, elle est conduite dans la ville de Rouen. C'est là que se déroule le long et dramatique Procès de condamnation,

qui commence en février 1431 et finit le 30 mai avec le bûcher. C'est un grand procès solennel, présidé par deux juges ecclésiastiques, l'évêque Pierre Cauchon et l'inquisiteur Jean le Maistre, mais en réalité il est entièrement guidé par un groupe nombreux de théologiens de la célèbre université de Paris, qui participent au procès comme assesseurs. Ce sont des ecclésiastiques français qui, ayant fait un choix politique opposé à celui de Jeanne, ont a priori un jugement négatif sur sa personne et sur sa mission.

Ce procès est une page bouleversante de l'histoire de la sainteté et également une page éclairante sur le mystère de l'Eglise, qui, selon les paroles du Concile Vatican II, est «à la fois sainte et appelée à se purifier» (LG, n. 8). C'est la rencontre dramatique entre cette sainte et ses juges, qui sont des ecclésiastiques. Jeanne est accusée et jugée par eux, jusqu'à être condamnée comme hérétique et envoyée à la mort terrible sur le bûcher. A la différence des saints théologiens qui avaient illuminé l'université de Paris, comme saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin et le bienheureux Duns Scot, dont j'ai parlé dans plusieurs catéchèses, ces juges sont des théologiens auxquels manquent la charité et l'humilité pour voir chez cette jeune fille l'action de Dieu.

Les paroles de Jésus viennent à l'esprit, selon lesquelles les mystères de Dieu sont révélés à qui possède le cœur des tout-petits, alors qu'ils restent cachés aux sages et aux savants qui n'ont pas d'humilité (cf. Lc 10, 21). Ainsi, les juges de Jeanne sont radicalement incapables de la comprendre, de voir la beauté de son âme : ils ne savaient pas qu'ils condamnaient une sainte.

L'appel de Jeanne au jugement du Pape, le 24 mai, est rejeté par le tribunal. Le matin du 30 mai, elle reçoit pour la dernière fois la Communion en prison, et est immédiatement conduite au supplice sur la place du vieux marché. Elle demande à l'un de ses prêtres de tenir devant le bûcher une croix de procession. C'est ainsi qu'elle meurt en regardant Jésus Crucifié et en prononçant plusieurs fois et à haute voix le Nom de Jésus (PNul, I, p. 457; cf. Catéchisme de l'Eglise catholique, 435).

Environ vingt-cinq ans plus tard, le Procès de nullité, ouvert sous l'autorité du Pape Calixte III, se conclut par une sentence solennelle qui déclare nulle sa condamnation (7 juillet 1456; PNul, II p. 604-610). Ce long procès, qui recueillit les dépositions des témoins et les jugements de nombreux théologiens, tous favorables à Jeanne, met en lumière son innocence et sa parfaite fidélité à l'Eglise. Jeanne d'Arc sera ensuite canonisée par Benoît XV en 1920.

Le mystère de la charité de Jeanne

Chers frères et sœurs, le Nom de Jésus invoqué par notre sainte jusqu'aux derniers instants de sa vie terrestre, était comme le souffle incessant de son âme, comme le battement de son cœur, le centre de toute sa vie. Le «Mystère de la charité de Jeanne d'Arc», qui avait tant fasciné le poète Charles Péguy, est cet amour total pour Jésus, et pour son prochain en Jésus et pour Jésus. Cette sainte avait compris que l'Amour embrasse toute la réalité de Dieu et de l'homme, du ciel et de la terre, de l'Eglise et du monde.

Jésus est toujours à la première place dans sa vie, selon sa belle expression : «Notre Seigneur premier servi» (PCon, I, p. 228; cf. Catéchisme de l'Eglise catholique, 223). L'aimer signifie toujours obéir à sa volonté. Elle affirme avec une totale confiance et abandon : «Je m'en remets à Dieu mon créateur, je l'aime de tout mon cœur» (ibid., p. 337).

Avec le vœu de virginité, Jeanne consacre de manière exclusive toute sa personne à l'unique Amour de Jésus: c'est «la promesse qu'elle a faite à Notre Seigneur de bien garder sa virginité de corps et d'âme» (ibid., p. 149-150). La virginité de l'âme est l'état de grâce, valeur suprême, pour elle plus précieuse que la vie: c'est un don de Dieu qui doit être reçu et conservé avec humilité et confiance. L'un des textes les plus connus du premier Procès concerne précisément cela : «Interrogée si elle sait d'être en la grâce de Dieu, elle répond: "Si je n'y suis, Dieu m'y veuille mettre; et si j'y suis, Dieu m'y veuille tenir"» (ibid., p. 62; cf. Catéchisme de l'Eglise catholique, 2005).

Notre sainte vit la prière sous la forme d'un dialogue permanent avec le Seigneur, qui illumine également son dialogue avec les juges et lui apporte la paix et la sécurité. Elle demande avec confiance : «Très doux Dieu, en l'honneur de votre sainte Passion, je vous requiers, si vous m'aimez, que vous me révélez comment je dois répondre à ces gens d'Eglise» (ibid., p. 252).

Jésus est contemplé par Jeanne comme le «Roi du Ciel et de la Terre». Ainsi, sur son étendard, Jeanne fait peindre l'image de «Notre Seigneur tenant le monde» (ibid., p. 172) : icône de sa mission politique.

La libération de son peuple est une œuvre de justice humaine, que Jeanne accomplit dans la charité, par amour de Jésus. Elle est un bel exemple de sainteté pour les laïcs engagés dans la vie politique, en particulier dans les situations les plus difficiles. La foi est la lumière qui guide chaque choix, comme témoignera, un siècle plus tard, un autre grand saint, l'anglais Thomas More.

En Jésus, Jeanne contemple également toute la réalité de l'Eglise, l'«Eglise triomphante» du Ciel, comme l'«Eglise militante» de la terre. Selon ses paroles, «c'est tout un de Notre Seigneur et de l'Eglise» (ibid., p. 166). Cette affirmation, citée dans le Catéchisme de l'Eglise catholique (n. 795), possède un caractère vraiment héroïque dans le contexte du Procès de condamnation, face à ses juges, hommes d'Eglise, qui la persécutèrent et la condamnèrent.

Dans l'Amour de Jésus, Jeanne trouve la force d'aimer l'Eglise jusqu'à la fin, même au moment de sa condamnation.

Les patronnes de la France

J'ai plaisir à rappeler que sainte Jeanne d'Arc a eu une profonde influence sur une jeune sainte de l'époque moderne : sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dans une vie complètement différente, passée dans la clôture, la carmélite de Lisieux se sentait très proche de Jeanne, vivant au cœur de l'Eglise et participant aux souffrances du Christ pour le salut du monde.

L'Eglise les a réunies comme patronnes de la France, après la Vierge Marie. Sainte Thérèse avait exprimé son désir de mourir comme Jeanne, en prononçant le Nom de Jésus (Manuscrit B, 3r), et elle était animée par le même grand amour envers Jésus et son prochain, vécu dans la virginité consacrée.

Chers frères et sœurs, avec son témoignage lumineux, sainte Jeanne d'Arc nous invite à un haut degré de la vie chrétienne : faire de la prière le fil conducteur de nos journées ; avoir pleinement confiance en accomplissant la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit; vivre la charité sans favoritismes, sans limite et en puisant, comme elle, dans l'Amour de Jésus un profond amour pour l'Eglise[2].

(1) Cf. *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, 3 vol. et *Procès en nullité de la condamnation de Jeanne d'Arc*, 5 vol., ed. Klincksieck, Paris 1960-1989).
(2) Copyright 2011 - Libreria Editrice Vaticana.

Abonnez-vous à Permanences !

faites s'abonner votre famille, vos amis, vos relations, vos collègues, vos voisins...

pour vous former
à la lumière de la doctrine sociale de l'Eglise et à ses implications pratiques
pour comprendre
les véritables enjeux de l'actualité et de notre vie politique et sociale
pour agumenter
efficacement et convaincre autour de vous
pour agir en responsables
concrètement en vue du bien commun

Abonnez-vous à Permanences pour 5,25 € par mois seulement

M. Mme Mlle ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal ..... Ville .....

Tél ..... Mail ..... Profession .....

Nos conditions d'abonnement

	France et UE	Etranger
simple	65 €	85 €
double (2 n° au même nom)	85 €	125 €
pour 2 ans	120 €	160 €
de soutien à partir de	100 €	125 €
réduit (étudiant, clerc, chômeur)	45 €	55 €

☐ souscrit un abonnement
☐ renouvelle son abonnement
☐ verse la somme de ..... €

☐ par chéque ☐ par carte bancaire ☐ en espèces

A noter !
Vous pouvez également vous abonner, ou vous réabonner, par réglement paypal, en allant directement sur notre site : ichtus.fr

Les noms, prénoms et adresses de nos abonnés sont communiqués à nos services internes et aux organismes liés contractuellement avec Permanences, sauf opposition. Dans ce cas, la communication sera limitée au service de l'abonnement. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant. Pour faire valoir ce droit, veuillez nous écrire.

faites s'abonner votre famille, vos amis, vos relations, vos collègues, vos voisins...

pour ce faire, merci de nous donner ci-dessous les coordonnées des personnes que vous pensez être intéressées

⇨ Prénom ..... Nom .....
adresse postale .....
.....
mail .....
Tél .....

⇨ Prénom ..... Nom .....
adresse postale .....
.....
mail .....
Tél .....

⇨ Prénom ..... Nom .....
adresse postale .....
.....
mail .....
Tél .....

⇨ Prénom ..... Nom .....
adresse postale .....
.....
mail .....
Tél .....

⇨ Prénom ..... Nom .....
adresse postale .....
.....
mail .....
Tél .....

⇨ Prénom ..... Nom .....
adresse postale .....
.....
mail .....
Tél .....

⇨ Prénom ..... Nom .....
adresse postale .....
.....
mail .....
Tél .....

⇨ Prénom ..... Nom .....
adresse postale .....
.....
mail .....
Tél .....

⇨ Prénom ..... Nom .....
adresse postale .....
.....
mail .....
Tél .....

⇨ Prénom ..... Nom .....
adresse postale .....
.....
mail .....
Tél .....

Merci de bien vouloir retourner cette page remplie à : **Ichtus** 49, rue Des Renaudes 75017 Paris